

Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne



Le Filet du Pêcheur

N° 156 - avril 2021

Prix : 3 €

C.P.A.P. N° 0423 G 88902

I.S.S.N. N° 0758 1564



*Les Amis de La Seyne
Ancienne et Moderne*

Siège social :
"Les Laurières"

543 route des Gendarmes
d'Ouvéa 83500 LA SEYNE-
SUR-MER ☎ : 06 10 89 75 23
bernard.argiolas83@gmail.com



LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Bulletin trimestriel de liaison
"Le Filet du Pêcheur"
N° 156

Président : Bernard ARGIOLAS.
Directrice de la publication : Charlotte PAOLI.
Réalisation : Bernard ARGIOLAS, Germaine LE BAS, Charlotte PAOLI.
Illustrations : Bernard ARGIOLAS.
Mise en page : Germaine LE BAS.
Photographies : Collections privées ou internet libre de droits.
Imprimeur : Imprimerie SIRA (83110-Sanary).
Adresse e-mail : argiolas.bernard@neuf.fr
Site : seynoise.free.fr/seyne_ancienne_et_moderne/presentation.html

LE MOT DU PRESIDENT

Chers amis,

Depuis un an maintenant, nos activités sont plus que réduites avec cette grave crise sanitaire.

Après le numéro spécial de septembre du "Filet du Pêcheur", nous vous présentons à nouveau un exemplaire original composé de textes inédits proposés par nos sociétaires.

Vous y trouverez d'abord un récit de Bernard HAMON concernant George SAND et CHOPIN à leur retour des Baléares. C'est leur séjour à Marseille, à Gênes... qui vous est conté.

Puis, c'est une histoire du "Filet du Pêcheur" qui nous est proposé par Marie-Magdeleine GEORGES, qui en fut l'initiatrice. Et c'est toujours à elle que nous devons ces souvenirs de Fabrégas lorsque ce n'était qu'un petit quartier peu peuplé, avec la naissance d'un premier bar-restaurant lié à la famille PIGNOL.

Vous trouverez également trois poèmes sur ce même quartier, de M. SUMIENS.

Notre société, d'autre part, a été sollicitée par la municipalité, comme toutes les associations seynaises, dans le cadre des futures festivités autour de "Bonaparte 1793". Nous avons répondu positivement, et vous trouverez en page 1, les différents aspects des recherches et actions que nous pourrions mener dans ce cadre. Vous pourrez découvrir en page 2 un poème de Jo DECHIFRE, illustré par Patrick GABRIELLI sur les soldats de l'An II.

Pour ce qui concerne les conférences, il me paraît réaliste d'espérer une première rencontre en septembre. Le mois de juin en effet me paraît trop proche vu la gravité et l'ampleur actuelle de cette pandémie.

Peut-être pourrions nous participer au Festival "SAND et CHOPIN en Seyne", fin août, s'il est maintenu.

Je souhaite de tout cœur que la covid vous ait épargné et que vous ayez pu accéder à la vaccination.

Dans l'attente de vous retrouver, j'espère que vous prendrez du plaisir à la lecture de ce numéro 156 du "Filet du Pêcheur".

Avec toute mon amitié.

Bernard Argiolas

Sommaire

Fabrégas		Couv.1
Le Mot du Président	Bernard ARGIOLAS	Couv.2
Le Carnet	Jacqueline PADOVANI	Couv.3
Fabrégas		Couv.4
"Bonaparte 1793"	Bernard ARGIOLAS	1
Poème : "Les Soldats de l'An II"	Jo DECHIFRE et Patrick GABRIELLI	2
"George SAND : Escale à Marseille en 1839".	Bernard HAMON	3
"Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne : l'historique du "Filet du Pêcheur"..."	Marie-Magdeleine GEORGES	13
"Eveil du Quartier de Fabrégas"	Marie-Magdeleine GEORGES	19
Poème : "Où est Fabrégas?" (1947)	M. SUMIENS	29
Poème : "Notre-Dame de Mai." (1947)	M. SUMIENS	30
Poème : "Hier, Aujourd'hui, Demain." (1948)	M. SUMIENS	31
Détente	Chantal DI SAVINO	32

"BONAPARTE 1793"

Dans le cadre de notre réponse à la sollicitation de la municipalité dans le cadre du projet "Bonaparte 1793", nous avons lancé deux actions.

D'abord, nous avons décidé la réédition de l'ouvrage de Pierre VIEILLEFOSSE intitulé :

"Bonaparte au siège de Toulon 1793".

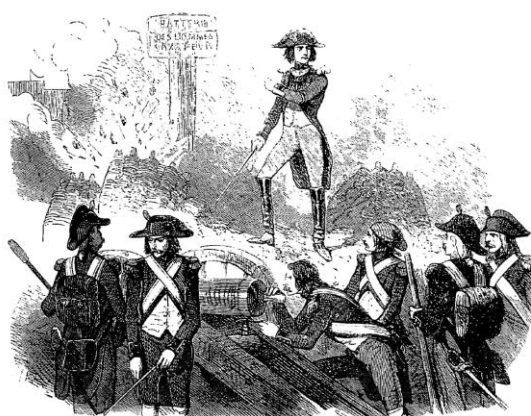
BONAPARTE AU SIEGE DE TOULON

1793

P. VIEILLEFOSSE



1793, l'assaut républicain depuis La Seyne



"La Batterie des Hommes Sans Peur" à la Seine



Cet ouvrage fut imprimé en 1995 par l'association "Cahiers seynois de la mémoire".

C'est un ouvrage essentiel pour comprendre cette page glorieuse de notre histoire locale, mais aussi nationale à travers le destin de BONAPARTE, dont ce fut une première étape glorieuse.

Nous conserverons bien entendu le texte intégral de Pierre VIEILLEFOSSE. Nous compléterons simplement les illustrations, avec de petits aménagements.

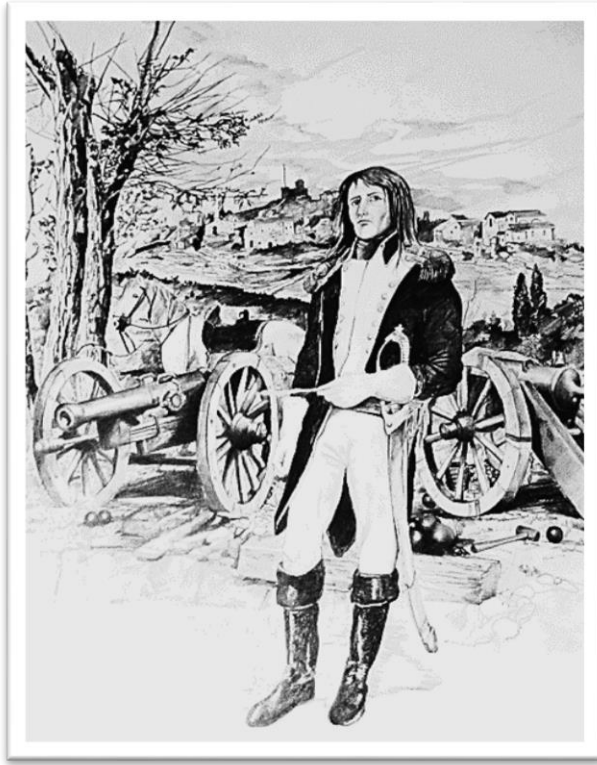
Nous espérons que la réédition de cet ouvrage, de nos jours épuisé, attirera de nombreux lecteurs.

Nous participerons aussi à la recherche de documents permettant de découvrir les costumes civils et militaires de cette période. A partir de ces éléments, nous pourrons réaliser avec l'aide précieuse d'une costumière, des patrons, mais aussi donner envie aux Seynois de créer des costumes simples pour participer aux différentes cérémonies festives qui vont avoir lieu dans toute la ville.

Enfin, nous comptons sur vous tous pour rechercher des informations qui pourront aider les commerçants qui vont participer à ces moments festifs :

- ✓ Aspects culinaires de cette période : plats, produits, boissons, couleurs qui revenaient à cette époque.
- ✓ Eléments de déco qui font penser à cette époque.
- ✓ Eléments sur BONAPARTE lui-même : goûts, habits en 1793...

N'hésitez pas à me contacter ainsi que Jean-Claude AUTRAN, pour nous fournir des éléments sur cette période. Toutes les idées et suggestions seront bonnes à prendre...



Dessin de Patrick GABRIELLI

Les Soldats de l'An II

Des villes, des villages, de la France meurtrie
Artisans, paysans, poètes ou bûcherons
Ont répondu hâtifs à l'appel de la patrie
Pour bouter les coalisés, maîtres de Toulon.

La rade conquise par l'armada anglaise,
Les remparts et batteries tenus des Espagnols,
Se souviennent de mille sept-cent-quatre-vingt-treize
Quand ces soldats dépouillés ont reconquis leur sol.

Ces soldats de l'An deux, dans des charges épiques
Sous les boulets, la mitraille et les baïonnettes
Comme à Valmy, ont sauvé la République
Qui sans eux s'anéantissait par sa défaite.

C'est sur ce bord de rade, face au Mont-Faron
Sur les collines rondes des terres de Sicié
Que s'est forgée l'union du peuple à sa nation
Libre pour l'égalité et la fraternité.

Jo DECHIFRE - 1^{er} janvier 2021

"GEORGE SAND : ESCALE A MARSEILLE EN 1839".

Bernard HAMON.

Dans notre article *SAND et CHOPIN à Majorque*¹ nous avons suivi CHOPIN en grande difficulté durant la traversée de Barcelone à Marseille en raison d'hémorragies pulmonaires inquiétantes. Le docteur CAUVIERE, prévenu par George SAND qui le connaissait, le prit en charge dès son arrivée. Il nous faut donc présenter ce médecin qui jouera un grand rôle dans la guérison, provisoire, de CHOPIN. Chirurgien-chef à l'Hôtel-Dieu, il s'était illustré par les soins prodigués aux malades lors de l'épidémie de choléra-morbus en 1834. Dès son arrivée il ausculta CHOPIN en se servant d'un stéthoscope, ce qui n'était pas fréquent alors. Son état ne lui parut pas alarmant, n'observant aucune lésion, aucune cavité, aucun mal sérieux. Il put alors rassurer George SAND sur l'état du malade. Avant de prescrire un traitement basé sur des vésicatoires ; un régime alimentaire strict et beaucoup de repos lui feraient retrouver sa santé. CAUVIERE leur offrit l'hospitalité les premiers jours mais leur recommanda de rester à Marseille durant le mois de mars. Après quoi on aviserait. Aussi chercha-t-il un logement pour les quatre voyageurs et trouva près de chez lui un appartement dans l'hôtel de la Darse. Il garderait ainsi son patient à sa portée.



Docteur CAUVIERE

DE L'HOTEL DE LA DARSE A L'HOTEL BEAUVAU.

Les voyageurs en effet, suivant en cela les conseils du Docteur, avaient décidé de prolonger leur séjour à Marseille pour favoriser le rétablissement de CHOPIN. Cependant l'appartement de la rue de la Darse se révélait d'un relatif inconfort pour quatre voyageurs, pour une situation sans perspective dans un quartier bruyant jour et nuit. L'arrivée de George SAND n'avait pas échappé aux journalistes qu'elle se refusait à recevoir. Il est vrai qu'outre les soins à donner à son malade elle devait assurer l'instruction de ses deux enfants et achever deux romans en cours, car elle vivait de son travail. CHOPIN se remettait peu à peu, mais le docteur CAUVIERE trouvait cependant prématuré de rejoindre Nohant. Aussi le bail expiré, l'on prit congé pour s'installer le 1er avril à l'hôtel Beauvau (à droite sur la photo), beaucoup plus confortable. Elle prévint son demi-frère et, dès le lendemain lui fit établir une procuration

afin qu'il puisse, en son absence, gérer les charges et les propriétés de Nohant².

Les "paparazzi" marseillais se laissèrent abuser par le déménagement. *La Gazette du midi* annonçait le 5 avril : "Madame George Sand a quitté Marseille ; elle est partie, dit-on, pour ses terres du Berry", pour démentir dès le lendemain l'information.

La résidence à l'hôtel Beauvau se montrait plus plaisante. La rue Beauvau, située entre la Canebière et le Grand Théâtre, était un endroit à la mode. De grands cafés, le Café américain, celui des Mille colonnes et le Café du Commerce s'y étaient installés et accueillèrent visiteurs et bourgeois marseillais.

Les voyageurs occupaient un appartement du premier étage dont les fenêtres donnaient sur le port. Ainsi, en raison de l'étroitesse du quai, CHOPIN pouvait-il se distraire en observant le mouvement de bateaux, venus du monde entier, et la foule des manutentionnaires occupés au roulage des marchandises. Ainsi, un après-midi, resta-t-il occupé par les allées et venues des marins et des gens du port sur deux navires "moscovites" amarrés devant l'hôtel. Peu après l'on ne tarda pas à installer un piano. George SAND s'en montra satisfaite, car toute cette activité portuaire ne l'enchantait guère :



MARSEILLE - Le Quai de la Fraternité

¹ *Le Filet du pêcheur*, Hors-série n° 1, 26 août 2017.

² G. REYNAUD, Le séjour marseillais de SAND en 1839 : trois questions de Georges LUBIN, *Les amis de George Sand*, n°30, 2008.



"Ici, pour peu que je mette le nez à la fenêtre sur la rue et sur le port, je me sens devenir pain de sucre, caisse de savon, ou paquet de chandelle. Heureusement Chop[in] avec son piano conjure l'ennui et ramène la poésie au logis."¹

Sans aucun doute était-il pressé de retrouver sa vie de professeur, de compositeur et de concertiste qui lui procurait des revenus dont il manquait cruellement ici, comme le laisse entendre sa lettre du 13 avril 1839 à son très cher compatriote

Albert GRZYMALA :

"Depuis une semaine nous sommes sur le point de t'écrire. Je ne fais rien, mais je ne peux pas trouver un moment – ou c'est un déménagement d'un hôtel à un autre hôtel, ou c'est le docteur qui entre, ou ce n'est pas le docteur, ou c'est le dîner, ou c'est le vésicatoire – la journée passe, on pense à toi mais on diffère d'écrire. Sûrement tu es maintenant bien portant – ta lettre nous a attristés à cause de ta maladie mais elle a amusé mes anges² – elle a besoin d'une telle gaieté de temps en temps – car moi, tu peux le deviner, je ne suis pas très drôle. [...] – Dans la nuit

elle travaille beaucoup – et moi je dors car on me donne des pilules à l'opium – et le matin elle dort et moi je reste tranquille, je tousse et je médite – puis de nouveau, le docteur, le vésicatoire – et comme ça passe mon temps."³

Il se remettait peu à peu à l'ouvrage et travaillait à la composition du *Scherzo en ut dièse mineur* qu'il souhaitait terminer avant son départ de Marseille. De son côté George SAND confiait au même moment à une amie : "Moi, je suis dans mon coup de feu. Je ne prends plus le temps de me lever. Je suis en couche d'un nouveau roman qui aurait besoin du forceps." Lorsque l'on saura que *Gabriel*, c'est le titre de ce roman, avait été écrit en moins d'un mois, l'on comprendra mieux et les propos de CHOPIN et ceux de SAND.

Le couple sortait parfois sans *cicérone* ; on les remarqua dîner en tête-à-tête au restaurant du Château-vert qui servait d' "odorantes tranches de pain, imbibées par un onctueux bouille-à-baisse"⁴ sur **la belle plage de sable d'Arenc**, adossée à la falaise. C'était alors la seule plage d'un accès facile pour les promeneurs qui pouvaient s'y rendre en empruntant le chemin d'Aix. Des investisseurs

avaient eu, en effet, l'ambition d'en faire la plus grande station de bains des côtes méditerranéennes. Ainsi, au milieu des années 20, un médecin, GIRAUDY DE BOUYONS, basant sa publicité sur la thérapie des bains de mer, se fit concéder un emplacement sur la plage où il fit construire un établissement qui abritait une école de natation et des cabines de bains. L'endroit ne tarda pas à attirer d'autres entrepreneurs qui aménagèrent des parcs à huîtres et des réserves de poisson. L'hôtel restaurant du Château-vert s'y établit. Un concurrent de GIRAUDY fit bientôt bâtir non loin de là, aux Crottes⁵, un nouvel établissement de bains. De nombreuses guinguettes s'implantèrent dans ces lieux

pour offrir aux visiteurs restauration et danse. Un service d'omnibus partant du bas de la Canebière proposait aux promeneurs les moins courageux l'accès aux plages. Mais la distance étant relativement faible, il était facile, et plus économique de s'y rendre à pied. Aussi nombre de Marseillais affluaient le dimanche dans cette oasis de verdure au bord de l'eau. Des étrangers aussi : on y vit Gérard DE NERVAL et même LAMARTINE à qui l'on refusa une chambre, malgré sa notoriété, car l'hôtel affichait complet⁶. George SAND qui adorait l'eau s'y baigna-t-elle ? Elle ne le mentionne pas, mais, après tout, elle se baignait bien dans l'Indre, dont la température, l'été, ne devait pas être bien supérieure à celle de la Méditerranée au mois d'avril. Alors pourquoi pas ?

Un autre jour, ils se rendirent à l'invitation de **Jean-Louis BOISSELOT**, dans ses salons de la rue Saint-Ferréol. BOISSELOT, installé à Marseille depuis une vingtaine d'années, y avait créé une manufacture de **pianos** qui avait rapidement prospéré. Ses 120 ouvriers, grande entreprise pour l'époque, produisaient plusieurs centaines de pianos par an.



¹ *Corr.*, t. IV, à Ch. MARLIANI, début avril 1839.

² George SAND.

³ Cette lettre, qui ne se trouve pas dans la *Correspondance de Frédéric CHOPIN, op.cit.*, a été retrouvée et publiée par Thierry BODIN, *George SAND, Lettres retrouvées, op.cit.*

⁴ *Le Sémaphore*, 22 mars 1839.

⁵ Déformation du mot grottes, nombreuses dans la falaise.

⁶ Voir P. ÉCHINARD, *op.cit.*

Il profita de la venue à Marseille du célèbre violoniste virtuose Niccolò PAGANINI pour réunir les deux compositeurs et leur présenter un piano de son invention. CHOPIN l'essaya et, visiblement satisfait par les possibilités de l'instrument, conseilla de le présenter à une prochaine exposition à Paris, où il obtiendra, d'ailleurs, une médaille d'argent. Il quitta toutefois son hôte sans rien lui acheter alors que Franz LISZT, quelques années plus tard, fut séduit au point qu'il acquit un piano BOISSELOT pour sa résidence de Weimar. Mais les situations financières des deux compositeurs n'étaient sans doute pas comparables dans ces années-là.

LA MORT DE NOURRIT.



Mais revenons à l'hôtel de la Darse le 13 mars, lorsque le bateau à vapeur qui assurait la liaison entre Naples et Marseille, leur apporta une bien triste nouvelle, la mort de l'un de leurs amis, le ténor **Adolphe NOURRIT** :

"CHOPIN a été secoué aujourd'hui par l'histoire qu'on est venue nous raconter sur NOURRIT, lequel se serait jeté d'une fenêtre et brisé sur le pavé en mille pièces, la nouvelle arrive par le bateau à vapeur de Naples. Pourtant nous en doutons encore, car c'est trop affreux, j'en suis malade moi-même. J'aimais beaucoup NOURRIT comme vous le savez. Je fais tous mes efforts pour persuader CHOPIN que cette nouvelle est fautive. Elle lui fait bien du mal, et elle lui a été bien sottement annoncée par un butor. Oh ! Combien de butors en ce monde !" ¹

Sans doute faisait-elle allusion ici à l'article de *la Gazette du midi* du 14 mars qui, après avoir annoncé le suicide de Nourrit, concluait : "Un peu de philosophie chrétienne eût détourné cet infortuné de sa funeste et déplorable résolution."

Le chanteur Adolphe NOURRIT était un ami de George SAND et de Frédéric CHOPIN, qui le rencontraient souvent lors de soirées musicales organisées chez des amis, LISZT, Louis VIARDOT qui épousera bientôt Pauline GAR-

CIA, sœur de la MALIBRAN, alors à l'aube d'une carrière brillante, ou encore chez le peintre Eugène DELACROIX. Très apprécié du public tant pour sa belle voix de ténor que pour son talent d'acteur, il avait à son répertoire les grands opéras à la mode auxquels il avait ajouté des lieder de SCHUBERT, contribuant ainsi à faire découvrir et apprécier en France le compositeur autrichien mort quelques années auparavant. Il était bien connu du public marseillais qui, deux ans plus tôt, en 1837, avait pu l'applaudir, durant un mois, au Grand Théâtre, dans *le Barbier de Séville*, *La Juive*, *Guillaume Tell* et *Robert le diable*. Mais il avait perdu sa place de premier ténor à l'Opéra de Paris et souffrait depuis de graves crises de neurasthénie. A Marseille il s'était montré finalement inégal. Enroué depuis le début du séjour², il réussit cependant de très belles prestations, notamment dans *Robert le Diable* où il fut "terrible". Dans *La Juive*, le 13 juin il fut rappelé à la fin du deuxième acte et vint répondre aux ovations du public devant le rideau, ce qui ne s'était jamais vu à Marseille³. Mais à la fin du spectacle il eut une terrible crise de nerfs, on dut le maîtriser pour l'empêcher de se jeter par la fenêtre. Pourtant quelques jours plus tard, le 17, BOISSELOT, le facteur marseillais, l'avait invité à chanter dans ses salons, rue Saint Ferréol. Il n'avait pas à forcer sa voix dans cet espace limité, aussi obtint-il un triomphe. Plusieurs centaines de personnes rassemblées dans la rue, sous les fenêtres ouvertes du salon, l'ovationnèrent⁴. Il termina son tour de chant, comme nous le rapporte le journaliste de *la Gazette du midi*, par deux mélodies de SCHUBERT : "Gracieux, expressif, plein d'une douce passion dans la première, il a été sublime et majestueux dans la seconde. L'effet qu'il a produit est une de ces choses qu'on chercherait vainement à exprimer. Ce morceau a été demandé, et NOURRIT s'est prêté on ne peut plus obligeamment aux vœux du public." ⁵

Mais le 22 juin au matin, on apprit qu'il avait quitté précipitamment Marseille, dans la nuit, sans prévenir. Sans doute s'était-il jugé insuffisant à l'issue de sa dernière représentation.

Supplanté à Paris, en proie à un doute mortifère, il s'était rendu à Naples, quelques mois plus tard, pour y tenter une nouvelle carrière, mais le cœur n'y était plus. Il eut l'impression que le talent l'avait définitivement abandonné et, peu après, s'affligea de l'interdiction, par la censure, du *Poliuto* que DONIZETTI avait écrit pour lui⁶. Le 7 mars 1839 à l'issue du spectacle, relatait *la Gazette du Midi*, "il fut rappelé deux fois sur la scène au milieu d'applaudissements évidemment exagérés ; il salua le public en s'inclinant, tandis qu'il faisait de la main droite un signe négatif indiquant qu'il ne méritait pas ces applaudissements."

¹ *Corr.*, t. IV, à Ch. MARLIANI, 13 (?) mars 1839.

² *La Gazette du midi*, 20 juin 1837.

³ P. ECHINARD, *Marseille au quotidien, Chronique du XIX^e*, Edisud, 1991.

⁴ *La Gazette du midi*, 18 juin 1837.

⁵ *Ibidem*, l'une des deux mélodies était *Les Astres*.

⁶ B. CHOVELON, Ch. ABBADIE, *La Chartreuse de Valldemosa*, Payot, 2001, p.186.

La dépouille mortelle de NOURRIT fut ramenée par le vapeur *le Sully* qui, parti de Naples, entra dans le port de Marseille le mercredi 17 avril 1839. La famille du chanteur l'accompagnait. Elle descendit à l'hôtel de la Darse, qu'avait habité NOURRIT lui-même lors de son séjour de 1837. Le samedi 20, le cercueil fut débarqué du bateau. Se posait la question de savoir si l'évêque de Marseille accepterait d'accueillir dans une église le corps d'un suicidé. Toutefois l'on avait pris la précaution d'accompagner le corps d'une attestation "légitimée" par les prêtres de la paroisse de **Saint-Jean-le-Majeur** de Naples, certifiant que Nourrit était mort "dans le sein de l'Église", qu'il avait, durant son séjour "exemplairement fréquenté les sacrements" et que ses restes avaient été accompagnés des "pompes de l'église" jusqu'au caveau où ils avaient été provisoirement placés¹. L'évêque ne pouvait que s'incliner devant cette affirmation péremptoire. Cependant craignant des manifestations, il interdit chants et orchestre² et désigna l'église "la plus lointaine de la cité"³ pour assurer la cérémonie. Ainsi, placé dans une voiture fermée, accompagné d'un prêtre, le cercueil fut-il enfin porté à l'église Notre-Dame du Mont pour y être exposé. *La Gazette du Midi*, dans son édition du 24, annonçait la cérémonie funèbre : "C'est ce matin, à dix heures, qu'aura lieu le service funèbre à Notre-Dame du Mont où le corps était déposé. Le savant pianiste CHOPPIN [sic], qui se trouve actuellement à Marseille pour rétablir sa santé, tiendra l'orgue. Les chœurs de Mr. TROTEBAS exécuteront deux motets."⁴



citée³ pour assurer la cérémonie. Ainsi, placé dans une voiture fermée, accompagné d'un prêtre, le cercueil fut-il enfin porté à l'église Notre-Dame du Mont pour y être exposé. *La Gazette du Midi*, dans son édition du 24, annonçait la cérémonie funèbre : "C'est ce matin, à dix heures, qu'aura lieu le service funèbre à Notre-Dame du Mont où le corps était déposé. Le savant pianiste CHOPPIN [sic], qui se trouve actuellement à Marseille pour rétablir sa santé, tiendra l'orgue. Les chœurs de Mr. TROTEBAS exécuteront deux motets."⁴

LE SERVICE FUNEBRE.

Le lendemain ce même journal rendait compte du déroulement de la cérémonie :

"Une nombreuse affluence s'était portée, hier matin, au service funèbre célébré à la prière de la famille NOURRIT ; nos yeux ont cherché inutilement la veuve du malheureux artiste ; sans doute s'était-elle placée dans un coin de l'église."

Le Messager de Marseille du vendredi 26 avril notait de son côté, répondant ainsi à l'interrogation posée dans le journal concurrent :

"Tous les artistes ont assisté à cette lugubre cérémonie. Mme George SAND était placée à l'orgue. Mr. CHOPIN, cet artiste si renommé a exécuté, sur l'orgue pendant l'élévation, une mélodie pleine de suavité.

Cet hommage ne pouvait être refusé à la mémoire d'un artiste si renommé pour son talent et l'élévation de son âme. Mme NOURRIT s'étant trouvée indisposée n'a pas pu assister à cette douloureuse cérémonie. Elle en eût été empêchée par les personnes qui l'entouraient. "

Mais revenons au reportage de *la Gazette du midi* :

"La cérémonie a été à la fois simple et grave. C'est pour ne pas lui faire perdre ce caractère que l'autorité religieuse avait, dit-on, témoigné l'intention qu'il ne fût pas chanté de messe à grand orchestre : elle a craint probablement que la cérémonie ne prit en ce cas un aspect trop profane, et que l'église, déjà trop étroite pour la foule qui s'y pressait, ne devint le théâtre d'une tumultueuse curiosité.

Mr. CHOPPIN [sic], qui touchait l'orgue, avait parfaitement adapté son jeu à la simplicité et à la gravité de la cérémonie. Quant aux motets chantés par le chœur de Mr. TROTEBAS, leur exécution portait trop évidemment les traces de la précipitation avec laquelle ils avaient été appris, pour que l'on ait dû y voir autre chose qu'une preuve de bonne volonté.

Un triste accident avait précédé le service : le cercueil en plomb, mal travaillé et mal soudé par les ouvriers napolitains, s'est ouvert et a laissé voir les restes de l'infortuné Nourrit dans un état complet de putréfaction : il a fallu se hâter de répandre du chlore et d'appeler un plombier, qui a fait promptement une nouvelle caisse. Celle-ci ne pourra plus donner lieu à un semblable accident, mais son poids est tel qu'on a dû renoncer à la monter sur le catafalque, et qu'il a fallu la laisser au-dessous de l'échafaudage sur le pavé de l'église.

Les journaux de Paris nous apprennent que DANTAN⁵ termine un buste du grand chanteur, œuvre pleine de ressemblance et que caractérise une grande poésie d'exécution. Hélas ! Comme la poésie vient se briser contre le cercueil entr'ouvert de Notre-Dame du Mont ! Où est cette belle tête expressive, où est ce regard plein de feu, ce geste si noble, où est en un mot cette admirable organisation qui réunissait toutes les qualités du chanteur et du tragédien ? Un sifflet l'a brisée. Voilà bien la gloire du monde."

George SAND, qui avait, comme nous venons de le voir, accompagné CHOPIN, dans la plus grande discrétion, donnait, de son côté, sa perception de l'événement à une amie :

¹ *Le Sémaphore*, 18 avril 1839.

² *Le Messager de Marseille*, 24 avril 1839.

³ *Ibidem*, 21 avril 1839.

⁴ On le voit, les instructions de l'Evêque n'avaient été que partiellement respectées.

⁵ Jean-Pierre DANTAN, statuaire, 1800-1869.

" J'ai vu avant-hier Mme NOURRIT avec ses 6 enfants, et le septième dans le ventre. Pauvre malheureuse femme ! Quel retour en France ! Accompagnant ce cadavre qu'elle s'occupe elle-même de faire charger, voiturier, déballer comme un paquet ! Elle m'a semblé avoir le courage stoïque des grandes douleurs, pas de larmes, peu de paroles,



et des mots profonds. Elle est belle encore quoique très brune et terriblement fatiguée par tant de couches, tant de souffrances, et un si épouvantable malheur. Ses enfants (dont 5 filles) sont charmants, bien tenus, l'air intelligent et bon, ressemblant presque tous à leur père. Si celui-là n'était pas fou, il est bien criminel mais il était devenu fou, je ne saurais comprendre la chose autrement. On lui a fait ici un très maigre service funèbre l'évêque rechignant¹. Je ne sais pas si les chantes en ont fait exprès, mais je n'ai jamais entendu chanter plus faux. CHOPIN s'est dévoué à jouer de l'orgue à l'élévation,

quel orgue ! C'était dans la petite **église de Notre-Dame du Mont**, un instrument faux, criard, n'ayant de souffle que pour détonner. Pourtant notre petit en a tiré tout le parti possible. Il a pris les jeux les moins aigres et il a joué les astres², non pas d'un ton exalté et glorieux comme faisait NOURRIT, mais d'un ton plaintif et doux, comme l'écho lointain d'un autre monde. Nous étions là deux ou trois tout au plus qui avons vraiment senti cela et dont les yeux se sont emplis de larmes. Le reste de l'auditoire qui s'était porté là en masse et qui avait poussé la curiosité jusqu'à payer 50 centimes la chaise (prix inouï pour Marseille !) a été fort désappointé, car on s'attendait à ce que CHOPIN ferait un vacarme à tout renverser et briserait pour le moins deux ou trois jeux d'orgue. On s'attendait aussi à me voir en grande tenue en plein milieu du chœur, que sais-je ? Assise sur le catafalque peut-être. On ne m'a point vue du tout, car nous étions cachés dans l'orgue et nous apercevions par une fente, ce pauvre cercueil de NOURRIT. Vous souvenez-vous comme je l'embrassai de grand cœur chez VIARDOT, la dernière fois que nous le vîmes ? Qui pouvait s'attendre à le revoir dans un drap noir entre des cierges ? J'ai passé cette journée bien tristement, je vous assure. La vue de sa femme et de ses enfants m'a fait encore plus de mal. J'avais le cœur si gros et je craignais tant de pleurer devant elle que je ne pouvais lui dire un mot...³

De son côté, *Le Sud* écrivait, avec regret, au lendemain de la cérémonie : "Monsieur CHOPIN a dû se borner à jeter une fleur modeste, mais pleine de parfum sur cette tombe : *Les Astres* que NOURRIT avait chanté à Marseille", mais le journaliste n'avait pas manqué, lui aussi, de reconnaître George SAND dans cette "dame enveloppée dans un manteau noir" qui se tenait dans la tribune de l'orgue.

L'accident survenu au cercueil lors de son installation dans l'église ne fut pas le seul ennui à déplorer. Un nouvel incident se produisit alors que la cérémonie n'était pas encore commencée. *La Gazette du Midi*, journal légitimiste bien-pensant et catholique n'y fait aucune allusion, mais *le Messenger de Marseille*, peu favorable à l'Eglise, ne manqua pas de le porter à la connaissance de ses lecteurs, avec un commentaire bien critique :

"Les prêtres sont les maîtres dans l'église, mais s'ensuit-il de là qu'ils puissent, sans encourir le blâme public, apostropher avec insolence les fidèles venus à la prière ? Nous ne le pensons pas et c'est pour user sur eux du droit de censure, que nous rappelons le fait qui s'est passé hier dans l'église de Notre-Dame du Mont.

On attendait que le service divin commençât ; tout était calme dans le temple ; une tristesse morne, silencieuse entourait le cercueil de NOURRIT ! Cette partie de l'église était occupée plus particulièrement par les artistes qui étaient venus rendre leurs derniers devoirs aux dépouilles mortelles du pauvre défunt, et joindre leurs prières à celles de l'église, car les artistes savent aussi prier ; lorsqu'un prêtre, nous sommes fâchés de ne savoir pas son nom pour le livrer au public, s'approche de la Sainte Table et dit d'une voix de Stentor, en fixant la masse des artistes, et comme s'il avait à réprimander un tumulte : "Nous ne sommes pas ici au théâtre ; nous sommes à l'église." Paroles prononcées avec une intention hostile et méchante, que personne n'a pu méconnaître, puisqu'elles étaient tout à fait gratuites. On a été plus sage que le prêtre, car nul n'a relevé son indécente apostrophe ; on a mieux que lui respecté la sainteté du lieu.

¹ Rechignant à assurer à un suicidé un service funèbre.

² *Lieder* de SCHUBERT *Die Gestirne*, D. 444.

³ *Corr.*, t. IV, à Ch. MARLIANI, 26 avril 1839.

Monseigneur l'évêque ferait chose fort chrétienne, et en même temps fort sage, en envoyant pour quelques jours au séminaire un prêtre qui a voulu, si peu chrétiennement, humilier des brebis dans son bercaïl [...].

On n'était pas au théâtre, personne [ne] l'ignorait, mais on était dans un lieu de spéculation, puisque les chaises qui étaient dans l'enceinte réservée, se payaient cinquante centimes la pièce ! Pourquoi spéculer sur le deuil dans le temple du Seigneur ! "

George SAND rendit visite à plusieurs reprises à Madame NOURRIT. Inquiète des bruits qui couraient sur le peu de moyens dont elle disposerait pour élever ses sept enfants, elle pensait lancer une souscription pour assurer un capital à la famille :

*"Il me semblait qu'on serait plus disposé à faire le sacrifice d'une forte somme pour soulager une infortune si profonde qu'un moindre sacrifice pour les sottes cérémonies catholiques qu'on lui fait subir en voyage. Pour ma part j'aurais plus volontiers donné 500 f. pour ses enfants que je n'en donnerai 20 pour son mausolée ou son embauvement. Car tout cela me paraît niais et inutile. Je songeais à écrire dans tous les journaux, à faire agir JANIN¹ et BERLIOZ. Mais de plus amples renseignements nous ont appris qu'il restait 25 000 f. de rente, et je pense qu'avec cela la pauvre veuve sera du moins à l'abri de la misère, ce coup de pied de l'âne que la destinée nous réserve souvent par-dessus toutes ses autres atteintes."*²

Le 27 avril la famille NOURRIT prit le chemin de Paris pour réunir les restes du chanteur à ceux de son père³.

"PROMENADE" A GENES.

CHOPIN semblait rétabli. Aussi, dans les jours qui suivirent le service funèbre de NOURRIT, le docteur CAUVIERE autorisa son patient à partir en voyage, à la condition toutefois qu'il revienne à Marseille pour qu'il puisse l'examiner avant de repartir pour Nohant. George SAND voulait, en effet, distraire l'ennui de CHOPIN qui se montrait nerveux. La nouvelle de la mort de Nourrit et ses obsèques n'avaient rien arrangé sur ce plan. Dès le 13 avril elle s'était confiée à Albert GRZYMALA, leur ami polonais, en lui faisant part de son projet :

"Marseille est une sotte ville.

*Mon pauvre petit s'y ennuie à avaler sa langue quoiqu'il n'en veuille pas convenir par politesse. C'est pour lui encore plus que pour moi s'il est possible, que je désirais votre présence ici. Je vais tâcher de lui faire faire une petite promenade jusqu'à Gênes pour le sortir un peu de cette atmosphère marseillaise".*⁴

Et elle précisera à son amie MARLIANI, à la veille du départ : *"C'est une promenade de cinq à six jours, dont nous avons tous besoin, car Marseille commence à sentir horriblement mauvais."*⁵

Pourquoi Gênes ? Elle avait apprécié cette ville lors de son voyage à Venise, mais plus généralement elle était, et restera toujours fascinée, comme beaucoup de ses contemporains, par l'Italie. Elle se serait, sans aucun doute, volontiers approprié ce mot de Lamartine qui en chantait ainsi les vertus :

*"L'Italie pour moi n'est pas un pays, c'est un mirage ! Ce n'est pas de l'air qu'on y respire, c'est de l'âme ! Une âme de feu, de langueur, d'enthousiasme, d'antiquité, de jeunesse, de mélancolie et d'héroïsme à la fois ! On s'y fait dans la même minute, poète, amant, citoyen, contemplateur, cénobite. Les sensations n'y parlent pas en vous, elles y chantent ; elles y parcourent en une heure la gamme entière de toute une vie ! Il n'y a pas de prose dans cet air, tout y est musique, mélodie, extase."*⁶

Gênes



¹ Jules JANIN, écrivain et critique dramatique fort lu alors.

² *Corr.*, t. IV, à Ch. MARLIANI, 26 avril 1839.

³ Madame NOURRIT mourut quelques mois plus tard, *Revue et Gazette* du 8 août 1839.

⁴ *Lettres retrouvées, op.cit.*, à A. GRZYMALA, 13 avril 1839.

⁵ *Corr.*, t. IV, à Ch. MARLIANI, 3 mai 1839. Odeurs dues aux effluves provenant du surplus de navires dans le Vieux-Port, alors seul port de Marseille.

⁶ J.-C. SIMOEN, *Le Voyage en Italie*, Editions J.C. Lattès, t. I, p. 63.

L'Italie, par mer, était proche de Marseille. Elle souhaitait revoir et présenter à CHOPIN cette ville avec ses musées qui exposaient de magnifiques tableaux de VERONESE et de Guido RENI, ses monuments, ses églises baroques, les belles villas d'Albaro, mais aussi, et peut-être surtout, son enchâssement dans un amphithéâtre de montagnes et la campagne des alentours qui enchantait Alexandre DUMAS, plutôt critique sur la ville elle-même :

"A partir de Cogoletto, Gênes vient pour ainsi dire au-devant du voyageur. Pegli, avec ses trois magnifiques villas, n'est qu'une espèce de faubourg qui passe par Cestri di Ponente, et se prolonge jusqu'à Saint-Pierre-d'Arena, digne entrée de la ville qui s'est donnée à elle-même le surnom de la Superbe, et que depuis six ou sept lieues déjà on aperçoit à l'horizon, couchée au fond de son golfe avec la nonchalante majesté d'une reine. Un seul mot explique, au reste, ce luxe presque inexprimable de palais, que le voyageur trouve éparpillés sur sa route avec la même profusion que les bastides des environs de Marseille. Les lois somptuaires de la république, qui défendaient de donner des fêtes, de s'habiller de velours et de brocard, et de porter des diamants ne s'étendaient point au-delà des murailles de la capitale : c'était donc à la campagne que s'était réfugié le luxe de ces turbulents et orgueilleux républicains."¹

Les voyageurs s'embarquèrent le 3 mai sur le *Pharamond*. *La Gazette du midi*, bien informée, notait dans son numéro du 6 mai :

"Madame SAND s'est embarquée vendredi dernier pour Gênes, sur le paquebot le *Pharamond* ; à l'appel des voyageurs, elle a répondu du nom de Mme DUDEVANT, et s'est avancée sur le pont, vêtue en espagnole, et coiffée d'une mantille noire. Elle était accompagnée de ses deux enfants et de son aimable cicerone, le docteur C[AUVIE]RE. "

Toutefois leur destination finale donnait, là encore, à des supputations fantaisistes, comme celles du *Messenger de Marseille* dans son édition du 9 mai :

"Mme SAND a quitté Marseille pour l'Italie ou pour Constantinople. Elle a gardé parmi nous un incognito bien discret car bien peu de personnes ont été admises à la voir de près. La plupart de nos dames ont été jalouses du bonheur de M. Le Docteur CAUVIERE qui seul de nos Marseillais l'approchait journellement. "

Cet incognito et cette attente des Marseillais étaient bien réels, témoin cette scène rapportée par le *Sémaphore* quelques jours plus tôt. Au café Casetti², dont la clientèle était composée de négociants qui préféraient y traiter leurs affaires à l'abri du bruit du port, entrent un jeune homme accompagné d'une élégante jeune femme. Un client, installé à une table proche, demande à l'homme qui est cette femme, il lui répond George SAND. Le questionneur entame la conversation avec elle, lui offre un cigare qu'elle accepte et allume sans hésitation. La voilà ainsi reconnue ! Le café "s'illumine alors de littérature", l'on abandonne les conversations en cours pour parler "roman, poésie et philosophie allemande". Les habitués du café furent, nous dit le rédacteur, émerveillés de l'esprit et de la beauté de George SAND."³

C'est à Gênes qu'elle apprit l'échec de l'insurrection de la Société des Saisons, une société secrète qui s'était donné pour objectif de renverser la monarchie de LOUIS-PHILIPPE et de proclamer à sa place une République. Le 12 mai 1839, en effet, à Paris, quelques centaines de républicains, menés par BLANQUI et BARBES, tentèrent de soulever les quartiers Saint-Denis et Saint-Martin. Insurrection mal préparée qui fut réprimée par l'armée dans la journée. Une trentaine de morts, sept cents arrestations. George SAND condamna cette malheureuse initiative d'insurgés dont elle partageait toutefois les idées, mais pourquoi verser du sang innocent ? De Marseille elle écrira, quelques jours plus tard à son amie MARLIANI : "Ces nouvelles sont tristes. Encore des victimes généreuses et folles inutilement sacrifiées. Encore du temps perdu, encore un bon coup de vent pour la monarchie, en attendant le naufrage inévitable, mais trop tardif."⁴ Mais elle gardera toujours pour Armand BARBES, l'un des chefs de cette insurrection, dont la peine de mort sera finalement commuée en prison à perpétuité, une amitié qui ne faiblira pas jusqu'à sa mort en 1870, en exil à La Haye, après qu'il eut refusé la grâce octroyée par NAPOLEON III.⁵

On ne sait comment les voyageurs passèrent leur court séjour dans cette ville chargée d'histoire. Le seul renseignement donné par George SAND provient d'une lettre adressée à Honoré DE BALZAC, qui lui fait part d'une soirée passée chez l'un de ses amis, le marquis DI NEGRO, qui aimait recevoir les voyageurs français,



BLANQUI



BARBÈS

¹ *Ibidem*.

² Ce café, aujourd'hui disparu, se tenait à l'angle de la rue Paradis et de la place de la Bourse.

³ *Le Sémaphore*, 30 avril 1839.

⁴ *Corr.*, t. IV, à Ch. MARLIANI, 20 mai 1839.

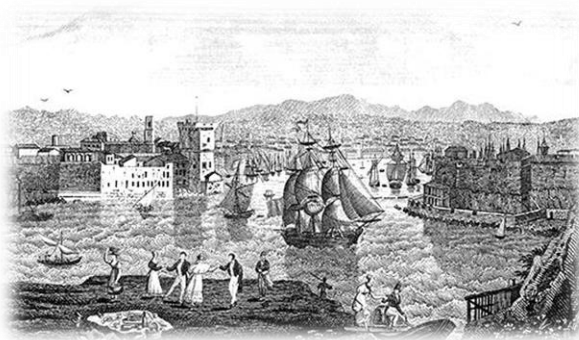
⁵ Armand BARBES, libéré par la révolution de 1848 fut à nouveau condamné à la prison perpétuelle à la suite d'une tentative d'insurrection contre l'Assemblée constituante, contrôlée par une large majorité de bourgeois réactionnaires, le 15 mai 1848. Gracié par NAPOLEON III au lendemain de la guerre victorieuse de Crimée, il préféra s'exiler.

et l'informe que sa statuette était exposée sur la cheminée de leur hôte "entre la canne de NAPOLEON et la harpe de STRADIVARIUS." ¹ George SAND fut prise de fièvre, comme lors de son passage en 1833 et, si l'on en croit Marie D'AGOULT, elle ne parla pas ce soir-là et CHOPIN, qui "toussait à faire peur", ne se mit pas au piano.²

UN RETOUR MOUVEMENTE.

Le 16 mai ils reprirent la mer pour rejoindre **Marseille**. Le temps d'orage, le vent qui soufflait en tempête sur une mer démontée, rendirent la traversée très inconfortable. Le bateau mit le double du temps habituel pour les déposer à quai, bien fatigués. Elle raconta à l'inévitable MARLIANI, quelques jours plus tard, les péripéties du voyage :

*"Nous avons eu surtout 40 heures d'un roulis tel que je n'en avais pas vu depuis longtemps. C'était un beau spectacle, et si tout mon monde n'eût été malade, j'y aurais pris un grand plaisir. Mais CHOPIN était cruellement fatigué et les deux enfants quoique moins accablés souffraient aussi. J'étais malade moi-même, mais pas assez pour être insensible à ce bel orage."*³



Malgré les conditions pénibles de ce retour à Marseille, le docteur CAUVIERE ne s'opposa pas au départ des quatre voyageurs vers Nohant quelques jours plus tard. Il dut cependant leur avancer 1000 francs pour faire face à des dépenses supplémentaires. Il leur fallait, en effet, disposer d'une bonne voiture pour entreprendre un voyage de cinq à six jours sur des routes très souvent difficiles. Certes un vaste plan d'ensemble avait été tracé par l'Administration des Ponts et Chaussées pour ouvrir, améliorer ou achever le réseau des routes royales jusque-là bien insuffisant, mais il n'en était qu'au début de sa réalisation. Aussi est-il intéressant de voir George SAND, de Marseille, étudier les solutions possibles pour résoudre au mieux le problème du retour à Nohant. Après avoir envisagé un itinéraire par Lyon, elle choisit de prendre la route au départ d'Arles pour retrouver, à Nîmes, Jules BOUCOIRAN, naguère précepteur de Maurice, et ensuite rejoindre Mende, Saint-Flour, Issoire et Clermont. Là, elle disposerait de sa propre voiture amenée par l'un de ses amis. Ainsi le voyage se ferait au moindre coût. Elle rechercha donc une voiture "pure et simple, sans chevaux ni cocher", car elle prendrait la poste qui les fournissait à chaque relais. Elle en trouva une à Marseille mais le loueur lui demandait de s'occuper elle-même de son retour. Aussi demanda-t-elle à son ami nîmois de se charger de trouver le véhicule :

*"[...] Ne concluez rien sans avoir vu la voiture, sans vous être assuré qu'elle ferme bien, de partout, qu'elle est douce, assez forte pour porter nos paquets ou une bonne partie et assez grande pour nous contenir tous, CHOPIN, mes enfants et moi [...]. Ce n'est donc pas une petite calèche de promenade, ni une chaise de poste proprement dite qu'il me faut. C'est une véritable voiture de voyage."*⁴

DEPART POUR NOHANT.



BOUCOIRAN lui trouva cette voiture, mais chez un loueur de Chalon-sur-Saône qui l'achemina par le Rhône vers Arles. Le 22 mai ils prirent le bateau à "Bouque"⁵, et débarquèrent à Arles où leur ami les attendait avec la voiture louée, ce qui leur évita le détour par Nîmes. De ce fait ils se mirent en chemin par un itinéraire autre que prévu, car George SAND craignait fort « les mauvais gîtes et les mauvaises postes » de la route de Mende.

D'Arles George SAND écrivit au docteur pour le remercier de ses bons soins et de son attention constante, sans oublier de contenter une gourmandise bien connue à Marseille :

*"Cher docteur, nous partons demain matin d'Arles la mal pavée dont j'ai les pieds tout enflés. Je vous envoie des saucissons à l'ail (le plus gros) et au poivre. On m'assure qu'ils sont de la meilleure qualité possible. Notre voyage sur un sale et étroit petit bac lentement, par une chaleur écrasante, encaissés entre deux rives arides, a été fort peu agréable et CHOPIN en a été assez fatigué. Aujourd'hui nous nous sommes reposés la grasse matinée et nous avons été voir les antiquités ; la seule chose qui m'ait paru vouloir la peine de marcher sur le pavé d'Arles, c'est une tête de femme en marbre blanc trouvée dans les fouilles et plus belle que celle de la Vénus de Milo. Les Arlésiennes sont aussi fort jolies."*⁶

¹ Corr., t. IV, à H. DE BALZAC, vers le 2 juillet 1839.

² Correspondance de LISZT et de M^{me} D'AGOULT, Grasset, 1933-1934, 2 vol., t. I, p. 263.

³ Corr., t. IV, à Ch. MARLIANI, 20 mai 1839.

⁴ Corr., t. IV, à J. BOUCOIRAN, 27 avril 1839.

⁵ Aujourd'hui Port-de-Bouc.

⁶ Corr., t. IV, au D^r F. CAUVIERE, 23 mai 1839. L'original de cette statue est au musée du Louvre.



Elle n'était pas la seule à admirer la beauté des Arlésiennes. L'année suivante Gustave FLAUBERT, à son tour, avec un regard d'homme, notera avec plus de détails dans son carnet de voyage : "*Les Arlésiennes sont jolies. [...] C'est là ce qu'on appelle le type gréco-romain ; leur taille est forte et svelte à la fois comme un fût de marbre, leur profil exquis est entouré d'une large bande de velours rouge qui leur passe sur le haut de la tête, se rattache sous leur cou et rehausse ainsi la couleur noire de leurs cheveux et fait nuance avec l'éclat de leur peau, toute chauffée de reflets du soleil.*"¹

François CAUVIERE, connaissant la passion de SAND pour la botanique, fera parvenir à Nohant une brassée de fleurs de Provence, si l'on en croit un journal parisien prompt cependant à exagérer :

"Il s'agit d'un bouquet colossal des plus belles fleurs du Midi.

Malgré les quatre jours de voyage : lilas, dahlias, lys, fleurs d'orangers et de grenadiers ont conservé leurs parfums. Une rose cueillie dans les serres du château de Castellane, ayant une circonférence de 50 cm était jointe au bouquet."

La presse marseillaise signala leur départ. Ainsi *le Sud* dans son édition du 23 mai :

"Mme George SAND, qui était depuis quelques jours revenue dans nos murs, au retour d'un voyage à Gênes, a définitivement quitté Marseille. Elle a pris la voiture de Bouc, remontera le canal jusqu'à Arles, où l'attend sa chaise de poste. Après une halte artistique dans cette cité [...] l'illustre voyageuse poursuivra sa route ; elle se rend dans le Berry, cette contrée natale qu'elle a si bien décrite dans plusieurs de ces romans, et où elle va cueillir de nouvelles inspirations. Elle est accompagnée de ses deux enfants, et du pianiste CHOPPIN [*sic*], dont la santé s'est, dit-on, améliorée sous l'influence bienfaisante de notre ciel."



Arles

NOHANT.

Le 1^{er} juin les voyageurs arrivèrent à Nohant après avoir traversé Pont-Saint-Esprit, Avignon, Valence, Saint-Etienne et Clermont. Elle ne manqua pas d'en prévenir son amie MARLIANI :

"Oui, chère amie, je suis chez moi bien enchantée de pouvoir enfin me reposer une bonne fois de cette vie de paquets et d'auberges que je traîne depuis six mois sur les chemins et sur les mers. Nous sommes tous arrivés sains et saufs et CHOPIN n'a pas été fatigué du voyage. Il va bien, sauf qu'il est plus maigre, plus délicat et plus nerveux qu'avant cette longue maladie et cette convalescence qui ne finit pas. J'espère beaucoup de quelques mois de Nohant, et il désire y rester le plus possible."²

CHOPIN eut l'heureuse surprise de trouver à son arrivée un piano que George SAND avait fait venir de Paris sans l'en prévenir. L'acheminement d'un piano en location ne devait pas être courant si l'on en juge par les précautions prises dans sa demande, envoyée de Marseille le 3 avril précédent – ce qui atteste l'espoir d'un rétablissement proche de la santé de son compagnon : l'emballage, l'expédition, l'assurance resteraient bien évidemment à ses frais, CHOPIN en serait le seul utilisateur et elle serait responsable financièrement du moindre incident survenu au piano à queue qu'elle voulait louer car, écrivait-elle, "*depuis longtemps CHOPIN joue sur des pianinos et il a soif d'un instrument plus approprié à ses forces nouvelles.*"³

¹ G. FLAUBERT, *Voyage aux Pyrénées et en Corse*, Voyages, Arléa, 1998, p. 52.

² *Corr.*, t. IV, à Ch. MARLIANI, 3 juin 1839.

³ *Corr.*, t. IV, à C. PLEYEL, 2 avril 1839.

Conquis par le calme et la beauté de Nohant il se remit au travail et termina ce qu'il avait entrepris ou poursuivi à Marseille. Son *Scherzo*, mais aussi cette *Sonate en si bémol mineur* qui l'immortalisera. C'est à Nohant que CHOPIN trouvera le meilleur, peut-être, de son inspiration. Loin de toutes contraintes, il y passera plusieurs mois par an jusqu'à ce qu'une malheureuse dispute de famille provoque une rupture brutale et définitive entre les deux artistes. C'était en 1847. CHOPIN mourut deux ans plus tard. Dans son autobiographie, *Histoire de ma vie*, parue quelques années plus tard, George SAND rendra hommage, avec compétence, au génie de celui qui fut son compagnon pendant ces huit années, si fécondes pour les deux créateurs :

"Le génie de CHOPIN est le plus profond et le plus plein de sentiments et d'émotions qui ait existé. Il a fait parler à un seul instrument la langue de l'infini ; il a pu souvent résumer, en dix lignes qu'un enfant pourrait jouer, des poèmes d'une élévation immense, des drames d'une énergie sans égale. Il n'a jamais eu besoin des grands moyens matériels pour donner le mot de son génie. Il ne lui a fallu ni saxophones ni ophicléides pour remplir l'âme de terreur ; ni orgues d'église ni voix humaines pour la remplir de foi et d'enthousiasme. Il n'a pas été connu et il ne l'est pas encore de la foule. Il faut de grands progrès dans le goût et l'intelligence de l'art pour que ses œuvres deviennent populaires. Un jour viendra où l'on orchestrera sa musique sans rien changer à sa partition de piano, et où tout le monde saura que ce génie aussi vaste, aussi complet, aussi savant que celui des plus grands maîtres qu'il



MOZART

s'était assimilés, a gardé une individualité encore plus exquise que celle de Sébastien BACH, encore plus puissante que BEETHOVEN, encore plus dramatique que celle de WEBER. Il est tous les trois ensembles, et il est encore lui-même, c'est-à-dire plus délié dans le goût, plus austère dans le grand, plus déchirant dans la douleur. MOZART seul lui est supérieur, parce que MOZART a en plus le calme de la santé, par conséquent la plénitude de la vie.

CHOPIN sentait sa puissance et sa faiblesse. Sa faiblesse était dans l'excès même de cette puissance qu'il ne pouvait régler. Il ne pouvait faire, comme MOZART (au reste MOZART seul a pu le faire), un chef-d'œuvre avec une teinte plate. Sa musique était pleine de nuances et d'imprévu. Quelquefois, rarement, elle était bizarre, mystérieuse et tourmentée. Quoiqu'il eût horreur de ce que l'on ne comprend pas, ses émotions excessives l'emportaient à son insu dans des régions connues de lui seul. J'étais peut-être pour lui un mauvais arbitre (car il me consultait comme MOLIERE sa servante), parce que, à force de le connaître, j'en étais venue à pouvoir m'identifier à toutes les fibres de son organisation.

*Pendant huit ans, en m'initiant chaque jour au secret de son inspiration ou de sa méditation musicale, son piano me révélait les entraînements, les embarras, les victoires ou les tortures de sa pensée. Je le comprenais donc comme il se comprenait lui-même, et un juge plus étranger à lui-même l'eût forcé à être plus intelligible pour tous."*¹

George SAND écrivit ces lignes cinq années après la mort de CHOPIN, à un moment où bien des contemporains n'avaient pas encore mesuré le génie de l'artiste et se plaisaient encore à souligner avant tout le côté élégant, gracieux et exquis de son œuvre. On constate ici combien l'analyse de SAND se distinguait de ces lieux communs et

comme elle avait saisi la profonde originalité d'un artiste qui emmenait la musique vers des horizons jusqu'alors insoupçonnés. Mais, lors du séjour marseillais, son analyse restait à construire car c'est précisément durant les dix années suivantes, le plus souvent à Nohant, qu'il bâtit son œuvre. Aussi, comment ne pas citer ce qu'elle écrivait de Marseille en avril 1839, dans le vif d'une correspondance, hommage spontané, sans apprêts, éclatant dans son abandon et sa brièveté :

*"Ce CHOPIN est un ange [...] Il a fait à Majorque étant malade à mourir de la musique qui sentait le paradis à plein nez."*²

Nohant



George SAND



CHOPIN

¹ G. SAND, *Histoire de ma vie*, op. cit., t. II, p. 420-422.

² Corr., t. IV, à Ch. MARLIANI 26 avril 1839.

" LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE " : L'HISTORIQUE DU "FILET DU PECHEUR"...

Marie-Magdeleine GEORGES (1999).



Lorsque **Jacques BESSON**, président de la Société "Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne" m'a demandé de retracer, à l'occasion de la célébration des 50 ans de la société, l'historique du "Filet du Pêcheur", bulletin que j'avais créé en Juin 1981, tout de suite j'ai pensé qu'avant d'aborder la chronologie de ce bulletin sur une période de 18 ans, il me fallait exposer comment il fut créé, avec quelle équipe mais aussi dire le pourquoi de ce journal car c'est, me semble-t-il, en évoquer une phase importante de sa genèse.

Mais ce "pourquoi" ne peut être exprimé sans passer par le "Moi" de celle qui vous parle, bien que cela m'ait paru gênant car, dit le philosophe, "*le Moi est haïssable !*" Puis, à la réflexion, je me suis

dit que ce "Moi" pouvait se faire discret en s'estompant derrière les événements et les personnages qui ont marqué notre Société culturelle seynoïse puisqu'il ne serait que le prétexte à les évoquer ! Alors tant pis ! Puisque ce "Moi" sera fortement conduit par "Eux", je réclame votre indulgence pour ce "Je" qui ne relève en rien du vedettariat !

Et tout d'abord, on pourrait dire que je suis la sœur jumelle de La Société des "Amis de La Seyne Ancienne et Moderne" puisqu'elle a été déclarée officiellement le 5 Mai 1949 et que je suis née le 1^{er} Mai 1949, à La Seyne près du quartier Cavaillon, un des trois plus anciens quartiers de La Seyne. Je suis Issue d'une famille maternelle seynoïse depuis plusieurs générations, en remontant jusqu'à mes trisaïeux, grand-père et grand-mère PIGNOL qui sont devenus Seynois après avoir émigré... de Six-Fours (ville qui a enfanté La Seyne). Une autre branche de ma famille, les MIRABEAU, venait de Tourves, d'autres du Gard mais implantés sur Toulon: c'est dire combien je suis née dans un berceau seynoïse parfumé de Provence et enraciné en ma ville natale.

Seul mon père n'était pas provençal : moitié bourbonnais, moitié berrichon, il vint après-guerre, à sa libération de prisonnier en Allemagne, chercher du travail à La Seyne qui offrait au maçon qu'il était un espoir matériel de reconstruire tout ce qui avait été détruit : la situation économique du moment ne lui apporta pas l'Eldorado espéré. Il envisageait de retourner dans sa ville de Montluçon quand il connut sa future épouse, ma mère, ce qui le décida à s'installer définitivement à La Seyne !

Comme pour s'excuser de ses origines non méditerranéennes, mais aussi par curiosité intellectuelle et culturelle, il adopta de tout cœur notre ville, ses coutumes et sa culture au point de suivre fidèlement les toutes premières conférences données par **Louis BAUDOIN** sur l'histoire de notre ville (elles se déroulaient au début dans un immeuble qui tenait lieu de mairie dans la rue d'Alsace puis au 3^e étage du tout nouvel hôtel de ville). Il ne manquait jamais de nous en faire la relation dès son retour à la maison ; tout enfant je sentais dans ses propos le grand intérêt qu'il portait aux origines de notre commune ainsi que sa grande admiration pour le conférencier !

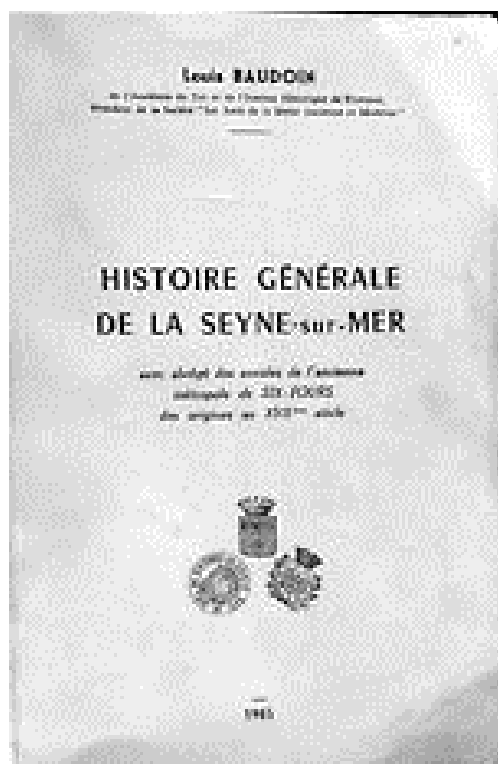
J'avais environ cinq ans lorsqu'au cours d'une balade dominicale dans la campagne seynoïse, mes parents et moi rencontrâmes Louis BAUDOIN sur un chemin de terre embroussaillé de fleurs sauvages mêlées aux herbes folles: c'était la première fois que je le voyais !

Il m'impressionna fort par son aspect "vieille France". Mon père, en soulevant son béret basque, le salua avec déférence ; Louis BAUDOIN, reconnaissant un de ses auditeurs, souleva son chapeau feutre en nous souhaitant un bonjour très sympathique.



Il me fit l'effet d'un châtelain, au regard intelligent et doux et je le classai tout de suite parmi les gens qui forcent l'admiration par leur savoir, leur savoir-vivre et leur supériorité dont ils s'excusent par une attitude de modestie et de bonhomie. Il engagea la conversation avec mes parents, mais ma mémoire d'enfant ne retint surtout que des souvenirs visuels. Je revois dans le dos de cet homme un vieux mur gris-marron et c'était lui qui pour l'heure nourrissait les propos de Louis BAUDOIN : il expliquait en substance que celui-ci clôturait la propriété de madame Berthe, laquelle était décédée, que bientôt ce mur serait abattu et que sur ces terres qu'il bordait, on allait prochainement construire des immeubles. De ce fait, je regardai avec un peu plus d'intérêt cette muraille qui jusque-là n'avait pas eu l'heur d'attirer mon attention puisqu'il constituait un obstacle à mes yeux de petite-fille et je vis dépasser de la crête de cette forteresse grisâtre, des massifs de roseaux. Sur le moment il ne me parut pas dommage de démolir cette vieillerie et je ne compris pas bien de la part de ces adultes l'intérêt d'évoquer avec tant de nostalgie cette future démolition : je rangeai inconsciemment dans mon placard des souvenirs, ce flash grisonnant. Plusieurs années plus tard je réalisai alors que grâce à cette entrevue, qui m'avait sans doute plus fortement impressionnée que je ne l'aurais pensé, j'avais mémorisé l'image d'un vestige de La Seyne ancienne, lieu qu'on serait bien en peine de reconnaître à notre époque, en se promenant dans cette Cité baptisée du nom de l'ancienne propriétaire terrienne "BERTHE".

Plus tard je fréquentai l'école François DURAND et j'eus la chance en CM2 d'être éveillée à la culture provençale par la directrice de l'école, madame PEYRON, Arlésienne de naissance. Au travers de ses lectures de textes de Paul ARENE et de ses narrations des us et coutumes de Provence, elle excita en moi le désir de plus et mieux connaître l'Histoire de ma province natale. Quant à la langue de MISTRAL, ce fut ma grand-mère qui m'en nourrit toute mon enfance !



Un de mes professeurs de Sciences, monsieur ARNAUD, (surnommé "Bon Papa ARNAUD") nous initia en classe de cinquième à l'histoire de notre ville mais nous avait fait écrire dans nos classeurs l'anecdote erronée de nos origines remontant, supposait-on, à Seyne-les-Alpes. Il avait eu, cependant, le soin de nous préciser que cette version était contestée par un certain Louis BAUDOIN qui préparait un livre sur la véritable histoire de notre commune. La parution de ce livre ayant été annoncée en librairie dans un futur proche, je notai avec intérêt ce prochain rendez-vous dans ma tête mais pour des raisons de manque de finances je ne pus hélas l'acquérir dès sa sortie d'édition : je le fis quelques années plus tard seulement avec mes premières paies d'institutrice. Auparavant, cependant, je l'avais lu à la bibliothèque de l'école Léo LAGRANGE où j'avais été nommée jeune remplaçante. Monsieur BOTTERO, directeur de cette école primaire, également administrateur de notre société culturelle, me prêta un jour cette bible "seynoïse" en me disant : *"Il faut absolument que vous lisiez ce livre !"* Grâce à cet homme, qui en m'aiguillonnant intellectuellement, m'avait permis de retrouver le chemin de mes intérêts culturels, j'ai fini par acquérir en librairie cette œuvre locale magistrale juste avant épuisement des stocks.

Un autre professeur de Sciences, titilla ma *seynoïté* : monsieur AUTRAN, membre et conférencier de notre "Société" et qui devint le deuxième historien local. Il insistait auprès de tous ses élèves pour que nous portions autour de nous un regard attentif et que nous ne déambulions pas dans notre cité comme des aveugles sans savoir nous situer. Il nous disait : *"Je suis sûr que vous n'êtes même pas capables de me nommer les noms des rues par lesquelles vous passez pour venir au collège !"* Et se tournant vers moi, il me désigna de son doigt accusateur en m'apostrophant : *"Tiens, toi, vas-y, dis-moi un peu par quelles rues tu viens au collège !"* Malgré mon émotivité d'élève timide, je pus répondre instantanément sans hésitation car, par chance, je n'habitais pas très loin du quartier BEAUSSIER où se situait cet établissement. Je pus donc, non sans quelque fierté, énumérer : *"Je sors de ma rue Jules GUESDE, je longe la rue ISNARD, je m'engage dans la rue ROBESPIERRE et j'arrive place GALILEE devant le collège !"* Ouf ! Je m'en étais bien sortie : c'est que je n'aurais pas du tout apprécié être prise en flagrant délit de méconnaissance de ma ville, moi la seynoïse de souche ! Marius AUTRAN en fut pour ses frais et dut



Marius AUTRAN

s'adresser à une autre camarade pour trouver enfin l'exemple qui corroborerait son assertion ! Mais *in petto*, je réalisais que si les investigations du professeur avaient été plus poussées, je n'aurais sans doute pas pu garder la tête aussi haute devant lui et mes camarades car j'ignorais lamentablement beaucoup de noms de rues par où je passais pourtant souvent ! De peur d'être prise un jour en défaut, je me mis à lire attentivement les plaques de toutes les rues jalonnant mes trajets coutumiers et à les mémoriser.

Adolescente, j'assistai quelquefois, au troisième étage de l'hôtel de ville, à des conférences organisées par "Les Amis de La Seyne", comme l'avait fait mon père. C'est ainsi que je pris un premier contact avec cette association culturelle et que je fis la connaissance de quelques conférenciers : messieurs ROUX, REBUFFAT, SANS, lequel m'avait enchantée par l'évocation de ses souvenirs d'instituteur débutant dans un village du haut Var.

Puis je fus nommée institutrice à l'école "BERTHE", dirigée par Fernande NEAUD. Nous prenions ensemble tous les matins le car pour nous rendre sur notre lieu de travail. Au cours de nos conversations, elle comprit, sans doute que je m'intéressais à notre patrimoine, aussi m'invita-t-elle à entrer au conseil d'administration des "Amis de La Seyne" dont elle était alors la secrétaire adjointe, Jacques BESSON, le secrétaire et Louis BAUDOIN, le président. Je mesurai l'honneur qui m'était fait et avec plaisir j'acceptai la proposition : j'avais vingt ans ! Je fus très sympathiquement accueillie au sein de cet aréopage dont l'ambiance me parut chaleureuse ! Mes débuts furent très timides mais mon enthousiasme pallia ce défaut : c'est ainsi qu'en 1974, je proposai d'améliorer la présentation des cartons d'invitations pour les conférences (elles se faisaient sur simple bristol avec comme logo, l'écusson de La Seyne) Je

soumis à l'approbation du Conseil d'Administration un format double, dont le volet supérieur légèrement plus court que celui du dessous serait agrémenté d'un dessin sur un thème en relation avec notre région ; quant à la bande laissée libre à droite elle porterait verticalement le numéro de l'année en cours surmontée du logo de La Seyne mis en valeur par cet emplacement. Parmi diverses maquettes proposées, fut choisie celle représentant deux **Arlésiennes** sur fond de Théâtre Antique et clocher de Saint-Trophime.

Au cours d'une sortie culturelle à Saint-Jean-de-Garguier, avec le groupe des Amis de la Seyne, ma mère retrouva dans le car qui nous transportait, une amie de la famille et que je ne connaissais pas : elle attira ma sympathie par son sourire empreint d'une infinie bonté : *"Je suis à la retraite depuis peu et j'écris des poèmes"* avoua-t-elle avant de nous quitter. *"Qui est cette dame ?"* demandais-je. *"C'est Marie-Rose DUPORT !"*

J'avais moi-même dès mon adolescence été encline à épancher mes sentiments par le truchement de poèmes. Le bonheur que je lus dans les yeux de Marie-Rose à l'évocation de cet art, attisa mon désir de reprendre ces exercices de style un temps négligés.

Louis BAUDOIN malade, avait fini par passer la main à Alex PEIRE qui prit donc les rennes de la société. Les réunions de travail se tenaient souvent au domicile du nouveau président ; l'ambiance était très amicale et ces réunions très enrichissantes car nous avions toujours quelque chose à admirer dans ce musée des arts qu'était la demeure du président. Un étranger pouvait facilement se trouver intégré dans ce cercle d'amis : ce fut le cas de celui qui devait devenir mon mari et qui malgré ses origines nordiques fut acquis aux causes de notre "Société" et par là-même de notre ville. Alex PEIRE me fit promettre de



Marie-Rose DUPORT

rester au sein du Conseil d'Administration après notre mariage et avec enthousiasme proposa d'ailleurs ses services pour unir, en tant qu'adjoint au maire, notre union en l'hôtel de ville de La Seyne, cérémonie qui devait avoir lieu en décembre 1974.



Alex PEIRE



Fernande NEAUD

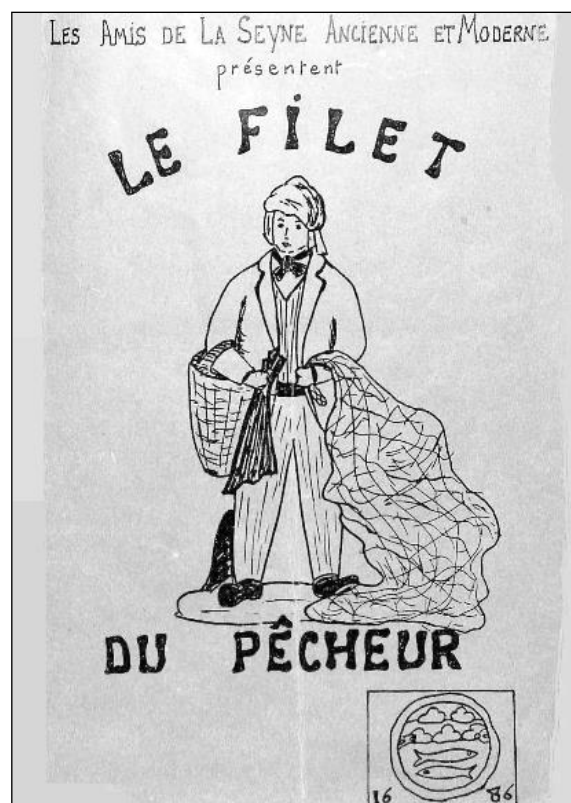
Hélas, il mourut subitement en octobre de la même année !

Jacques BESSON, un pionnier de ce groupe d'Amis de la culture seynoise, le remplaça mais peu de temps après fut nommé à Paris dans le cadre de son travail. Fernande NEAUD assura l'intérim puis la présidence définitivement. De mon côté, alimentée, éduquée, aiguillonnée par tant de si nobles amoureux de notre terroir je ne pouvais réagir autrement qu'en n'échappant pas à ma destinée et faire fructifier cette manne récoltée !

Il m'apparut dans les années 1980 que la "Société" stagnait dans une relative morosité, que ses membres vieillissaient et ne se renouvelaient pas, qu'un nombre de vieux adhérents désertaient nos conférences pour cause d'éloignement géographique du lieu de nos activités (nous avions émigré de l'hôtel de ville vers la salle Apollinaire plus vaste et plus confortable que la petite salle de la mairie mais hélas plus excentrée)... Bref, il fallait faire quelque chose pour renouveler et vivifier la "Société" et en même temps fidéliser nos anciens qui se sentaient un peu abandonnés. Je me souviens entre autre de madame BASCHIERI et de la Générale CARMILLE qui se plaignaient de ne plus pouvoir assister à nos séances car les soirs d'hiver il leur aurait fallu devoir traverser la ville à pied pour

rejoindre leur domicile ; un covoiturage avait un temps fonctionné de façon satisfaisante mais il ne fut pas forcément régulier et l'âge de nos auditeurs ne permettait pas l'incertitude quant à l'organisation de leurs déplacements. Alors, pour toutes ces raisons et parce que j'étais habitée de l'héritage de tous les anciens que je viens d'évoquer et qui se sont en quelque sorte coalisés pour distiller en moi un peu de leur nectar en me poussant dans les rangs de ceux qui sont appelés à tenir, l'espace d'un moment, le flambeau qui ranimera la mémoire de notre patrimoine mais aussi parce que créer est aussi une forme de poésie, pour toutes ces raisons, j'ai proposé au Conseil d'Administration la création d'un journal de liaison qui serait également un plus culturel à nos conférences et sorties culturelles.

Mais il ne suffit pas de proposer pour entraîner immédiatement l'adhésion de tous. Au début, le Conseil d'Administration grinça des dents à l'évocation de ce projet parce qu'il bousculait ses habitudes, représentait un surcroît de travail et une dépense que l'on risquait de mal maîtriser. Je suis tenace : je m'aperçus en fait que le refus venait de ce que personne ne réalisait vraiment le contenu ni l'impact de ce futur bulletin. Alors je pris le taureau par les cornes et me décidai à en composer un premier numéro avec les moyens du bord : je copiai à la main sur *stencil* des textes choisis puis les polycopiai sur la *ronéo* de l'école où j'étais en poste (école Jean-Baptiste COSTE sise au quartier Tortel, site historique à plus d'un titre) et envisageai d'agrafer les divers feuillets imprimés sous une couverture de papier bleu clair qui porterait le nom de ce bulletin. Je cherchai un titre symbolique et il m'apparut, comme l'avaient fait nos ancêtres seynois dans leur écusson qu'il serait opportun d'évoquer la pêche. D'autre part, pour composer ce numéro et les autres à venir, je songeai qu'il nous faudrait pêcher des informations, des textes, des documents, des illustrations puis les ramener dans un filet. Le titre "**Le Filet du Pêcheur**" s'imposa donc à moi et me satisfît pour son symbolisme : n'appelle-t-on pas ce type de filet une "senne" ou "seine"? (belle homonymie avec notre ville) Je dessinaï donc sur le verso de la couverture un santon pêcheur tirant un vaste filet et calligraphiai le titre en demi-cercle en haut de page et l'appellation "Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne" en dessous. Au cours d'un Conseil d'Administration j'en distribuai un exemplaire à chaque membre présent. Chacun de plonger dans l'examen de cette première ébauche artisanale. A partir de là, nous avons pu discuter sur des bases concrètes et l'accord unanime ne fut pas trop difficile à extorquer. Un des membres du C.A, le plus enthousiaste de tous, monsieur SIMON, inspecteur départemental à la retraite, m'encouragea vivement dans cette voie. Certains cependant émirent des réticences quant au titre choisi. On passa en revue diverses possibilités aussi peu satisfaisantes les unes que les autres et finalement on opta pour le titre que j'avais proposé !



Il fallait encore régler un point crucial : celui de l'impression en grand nombre. Nous fîmes faire des devis par deux imprimeurs seynois. Le coût était trop élevé pour nos finances. Nous nous adressâmes alors au service culturel de la mairie de La Seyne et plus particulièrement à monsieur BONNACCORSI. Sans plus de formalité que celle de la demande orale, du dépôt d'une lettre explicative et d'un premier fascicule-modèle, plus élaboré que le premier jet, le



service concerné nous donna son accord pour la fourniture du papier et l'impression sous couverture semi rigide. Il nous fut demandé de préciser la périodicité de parution : nous convînmes d'une parution trimestrielle.

Nous nous mîmes au travail et le premier numéro, très modeste, parut en Juin 1981. Cette première édition, comme les suivantes, fut l'œuvre de plusieurs personnes. Marthe BAUDESSEAU tapait les textes à la machine puis elle les agrémentait d'illustrations faites à main levée. Toutes deux nous cherchions de la documentation écrite et dessinée dans les almanachs provençaux et dans tout ce qui avait pour thème notre région. **Louis BAUDOIN** me donna oralement son autorisation exceptionnelle de ponctionner des passages dans son livre d'*Histoire Générale de La Seyne-sur-Mer*

dont on ne trouvait plus un seul exemplaire en librairie. Monsieur PERONET participa en enrichissant les pages de ce bulletin d'anecdotes écrites en provençal dont il donnait également la traduction en français. Quelques conférenciers nous fournirent des textes de leur cru ; nos poètes : messieurs CHRISTOL, LARIGUET, Mesdames CASANOVA, DUPORT, FRAYSSE-RIBET, ISSALENE-BAUER, Nicole ROUSSEL apportèrent le charme de leurs compositions. Enfin je puisais abondamment dans la documentation très variée (livres, photos, manuscrits célèbres, parchemins) dont j'avais indirectement hérité d'un cousin journaliste et chroniqueur dans divers journaux régionaux, Raoul NOILLETAS alias Jean FARON. Aussi, d'une dizaine de pages, nous sommes passés rapidement à une bonne trentaine tant notre documentation et les sujets à aborder étaient abondants à chaque saison. Notre problème était d'ailleurs de ne pas trop exagérer sur la quantité de textes. La page en provençal, avec traduction se tenait en bonne place ; la petite documentation aux sujets multiples se réservait une plage modeste ; les poèmes occupaient une place d'honneur ; les rapports financiers, moraux et d'activités, les relations de voyages, les résumés des conférences et les discours de vœux annuels que prononçaient traditionnellement la ou le président de notre "Société" au nom de toutes les associations devant la municipalité seynoise parurent régulièrement et en supplément des textes culturels. Ils étaient tous de mise, en effet, puisque ce bulletin se voulait être un trait de liaison avec les adhérents empêchés de se joindre à nous. On ouvrit également un coin du lecteur où chacun pouvait raconter une anecdote, une histoire en relation avec notre passé seynois ou poser des questions auxquelles nous nous efforcions de répondre au mieux. Cette page est devenue actuellement "l'avis de recherche" toujours adressée plus particulièrement aux lecteurs. Pour concocter un éditorial propre à chaque parution, nous faisons appel à une personnalité de notre société, à un conférencier, à Monsieur le Maire de la ville ou au père VINATIER, ancien curé de notre paroisse et membre de notre "Société". Quelques années plus tard, j'étoffai le contenu (eh, oui, encore !) en créant une page réservée à la présentation d'un livre sorti en librairie et traitant d'un sujet en relation avec la région: j'ai toujours eu une œuvre à proposer car, l'engouement pour notre terre provençale ne s'est jamais éteint et les auteurs qui l'honorent de leurs écrits, pour notre bonheur, sont nombreux ! Ainsi je pouvais présenter par leur biais des personnages illustres, des lieux pittoresques à découvrir, des métiers d'autrefois, l'histoire d'une localité... Je regrette que cette page ait disparu des journaux actuels ; elle permettait d'inciter nos amis à la lecture, d'orienter le choix de leurs livres et de se faire une idée de la production locale qu'il est toujours bon de valoriser.

Les textes étant de plus en plus fournis, des erreurs de frappe, d'orthographe pouvaient s'y glisser. Il nous fallut constituer une équipe de correcteurs et contrôleurs. Ce fut Roger BASCHIERI, Joseph et Etienne JOUVENCEAU (tous deux instituteurs), Fernande NEAUD, Jacques BESSON, Madeleine BLANC qui s'y attelèrent.

Mais l'aspect littéraire n'est pas le seul à considérer ; ce journal a toujours été le résultat d'un travail de toute une équipe. Lorsqu'il était imprimé par le service diligent de reprographie au rez-de-chaussée de la mairie, il fallait prendre livraison des divers paquets de pages imprimées puis mettre le tout en ordre de pagination. Nous nous retrouvions autour d'une grande table devant 12 ou 18 paquets de 250 feuilles chacun posées à plat et dans lesquels nous piochions dans l'ordre des pages pour constituer patiemment le bulletin puis agraffer chacun d'eux ; ce travail colossal était réalisé par deux ou plusieurs bénévoles, selon disponibilité !

Roger BASCHIERI, notre fidèle et dévoué trésorier avec l'aide de Monsieur DALMASSO ou d'Alexandre DELESTANG, s'occupait d'imprimer les noms et adresses des adhérents sur les enveloppes destinées à l'expédition du bulletin : ils utilisaient en mairie d'antiques plaquettes qui fonctionnaient sur une machine à imprimer. Nous ne remercierons jamais assez la municipalité d'alors et les divers employés de mairie pour leur amabilité et leur générosité envers notre association dont tous soutenaient efficacement la mission.

Au début, par esprit d'économie, nous distribuions ces journaux lors des conférences puis nous faisons du portage nous-mêmes, enfin on en expédiait par la poste le minimum restant. Ce mode de distribution n'étant vraiment pas pratique et trop contraignant, il nous fallut envisager de les router tous par la poste mais cela signifiait que nous devrions faire face à de lourdes dépenses chaque trimestre. Il fallait donc envisager de financer nos envois ! Ce ne fut pas une décision facile à prendre et le Conseil d'Administration était très partagé. L'opposition de certains à cette commercialisation de notre bulletin amical fut farouche ! Cependant il fallut que chacun se rende à l'évidence : c'était cette solution ou la suppression du journal. Comme celui-ci semblait néanmoins être apprécié de beaucoup de nos adhérents (leur nombre allait en augmentant significativement depuis sa création) la décision de le rendre payant fut prise et l'avis de notre précieux et sage trésorier fut prépondérant !

Il nous fallut alors entamer un long pèlerinage administratif, nous armer de patience et d'endurance car les démarches imposées furent excessivement nombreuses, très longues, très fastidieuses et très pénibles : aux exigences de l'administration postale s'ajoutèrent celles de l'administration judiciaire, de la Bibliothèque Régionale de Marseille, de la Bibliothèque Nationale de Paris pour acquérir le droit au routage préférentiel après qu'on nous ait attribué, à la commission paritaire, un numéro INSEE nous autorisant à imprimer sur nos enveloppes grand format de couleur bistre le terme "dépôt légal". Ces démarches harassantes, s'il en est : dossiers innombrables à remplir, lettres à envoyer et renvoyer, bulletins justificatifs à produire, tout cela dura deux longues années qui nous parurent une éternité. Durant cette période probatoire les services de la mairie consentirent complaisamment à prendre en charge les frais d'expédition. Et enfin, enfin en 1983, nous obtînmes la récompense de nos efforts : nous pûmes chaque trimestre envoyer par la poste nos plus de 200 enveloppes à un prix raisonnable après avoir préparé des paquets groupés par secteur de distribution postale : autre travail harassant auquel participaient tous ceux précédemment cités ainsi que messieurs TOURNAIRE, MIRAGLIO et MURIALDO. Nous constatâmes rapidement que malgré l'augmentation de la cotisation (en raison du coût d'envoi de ce bulletin) nos adhérents augmentaient de façon sensible. Nous approchions des 300 membres comprenant quelques adhérents "hors département". Notre travail était donc digne d'intérêt ; cela nous donna du baume au cœur. Nous eûmes même la satisfaction de voir notre petite production appréciée par les enseignants de quelques écoles primaires et collèges qui nous la réclamaient pour enrichir leur travail de recherche sur notre commune. Toujours en activité professionnelle, ce long combat que j'avais mené pour vaincre les multiples difficultés usa mes forces et j'ai finalement décidé pour des raisons personnelles et

familiales de quitter la direction de ce bulletin et le Conseil d'administration des Amis de La Seyne Ancienne et Moderne : mais ce fut avec un pincement au cœur en songeant que j'abandonnais ce que j'avais mis tant de cœur et d'ardeur à créer ! Cependant je fus vite rassurée en constatant que le flambeau était repris par des personnages dévoués et compétents : je pense à Jean BOUVET qui apporta un temps tout son savoir et son savoir-faire en enrichissant "*Le Filet du Pêcheur*" d'un plus notoire au niveau de la présentation de ce fascicule. Puis l'équipe, tout en gardant un noyau d'anciens dont Marthe BAUDESSEAU, s'est renouvelée avec le retour à la présidence de Jacques BESSON et la prise en main de ce bulletin par André BLANC et le couple BRACCO. Je note avec satisfaction qu'une page de jeux ou sport cérébral a été insérée depuis quelques temps : je l'avais proposée dans mon tout premier exemplaire mais elle n'avait remporté alors l'adhésion de personne, à mon grand regret à cette époque. Je décernerai également un billet de satisfecit à cette nouvelle équipe qui a réussi ce que je n'avais pu, malgré mon insistance faire accepter de mon temps : ouvrir une page aux jeunes de notre ville. Bravo ! Car si notre Société se nomme "**Les Amis De La Seyne Ancienne Et Moderne**", elle ne doit surtout pas, c'est évident, se contenter de se tourner vers son passé pour satisfaire ses membres du 3^e âge ; elle se doit d'ouvrir son horizon sur la jeune Seyne d'où nous pourrions puiser nos futurs membres et parce qu'ils représentent notre avenir et celui de notre Société.

**Les Amis de La Seyne
Ancienne et Moderne**

Le Filet du Pêcheur

N° 155 - septembre 2020
Prix : 3 €
C.P.P.A.P. N° 0423 G 88902
I.S.S.N. N° 0758 1564

1949
ASAM
LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Les Amis de La Seyne
Ancienne et Moderne
"Stage social" :
"Les Lustrées"
541 route des Gendarmes d'Orsola
83500 LA SEYNE-SUR-MER
☎ 06 10 80 75 23
argolas@asmadl.com

*Le précédent "Filet du pêcheur"
N°155*

"EVEIL DU QUARTIER DE FABREGAS".

Marie-Magdeleine GEORGES.

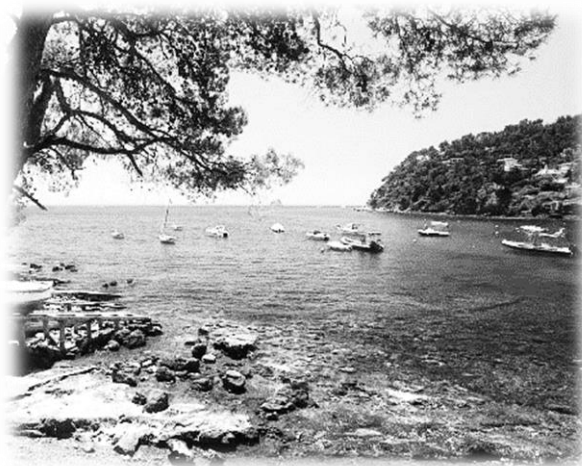
Joseph PIGNOL (1837-1897) était charron, vieux métier disparu de nos jours, qui consistait à travailler, "tourner" le bois pour fabriquer des roues de charrettes et de chariots. L'artisan, installé à Six-Fours d'où ils étaient originaires, lui et sa femme (Virginie ANDRIEU, 1845-1925) bien qu'excellent ouvrier et attirant ainsi une pratique nombreuse, trop honnête, il ne s'était guère enrichi; il travaillait double pour pouvoir nourrir toute sa petite nichée de 9 enfants. Un jour, une famille Six-Fournaise aisée mais sans enfants leur proposa d'adopter leur plus jeune fils, Lucien, beau comme un ange. Ces bourgeois pensaient ainsi rendre service à cette famille de besogneux tout en assouvissant leur désir d'enfant. Cependant, ils reçurent un refus catégorique: "*celui qui fait les enfants se les garde!*" rétorqua la mère PIGNOL avec fierté. Ils se débrouillèrent pour élever leurs neuf enfants et sans rien demander à personne.



Bien des Seynois, peut-être un peu à cause d'une habitude ancestrale datant du temps où La Seyne (La Sagno) n'était qu'un quartier de Six-Fours, plus certainement parce que maître PIGNOL était un ouvrier réputé, faisaient le trajet de La Seyne à Six-Fours pour lui passer commande. A la longue, ils trouvèrent sans doute que son éloignement de la "ville nouvelle" (elle était tout de même ville à part entière depuis 1658!) était un handicap pour eux et le persuadèrent de venir s'établir à La Seyne avec famille et ouvriers. L'affaire devait présenter des intérêts puisqu'il céda à la pression; c'est ainsi que la petite troupe s'exila pour les besoins incontournables du travail!

Lucien devint ébéniste, se maria avec Valérie GERARD mais veuf très jeune (sa femme étant décédée des suites de l'épidémie de choléra à la fin du XIX^e siècle) il resta longtemps inconsolable et dépressif : pourtant il continua de travailler. De nombreuses années plus tard, Lucien PIGNOL, qui était un des oncles de ma grand-mère, finit par se remarier. Il avait, de son premier mariage, un fils nommé Ludovic que tout un chacun surnommait Ludo. Lorsque son père se remaria il était âgé de vingt ans. Trois ans après son second mariage une fille naquit en 1920 qu'ils appelèrent Augusta et qu'on surnomma toute sa vie "Doudou".

Lucien acquit grâce à ses économies une petite bâtisse "La Sauvageonne" et à côté, un terrain sis face à la plage de Fabrégas, quartier sud de La Seyne où la terre, composée d'argile et de minerai de fer offrait aux passants un spectacle bien insolite d'une roche et d'un sol grenat dont on pourrait croire qu'il contenait de la bauxite alors qu'il est composé d'argile rouge riche en minerai de fer. Surnommées "Terres gastes" ce qui signifie "terres incultes", ce sol accueillait pourtant en abondance des palmiers, des agaves, des aloès, des arbousiers, quelques chênes liège et des pins dominant un lit touffu de cistes, de térébinthes, (pistachiers lentisques aux bouquets de graines carmin) de nerprun, de genévriers cade ou commun.... Le vert de cette végétation gagnait en intensité sur ce fond chaudement coloré ! Au printemps ce maquis vert se parait richement du jaune safrané des argélas (genêts épineux) ou des genêts d'Espagne, du mauve des fleurs de cistes cotonneux et du blanc des asphodèles ou des cistes de Montpellier ou à feuilles de sauge.



En contrebas le sable de la petite plage qui se lovait timidement dans la crique, arborait, contrairement aux plages voisines, une couleur grise dont l'originalité pouvait s'expliquer en observant la roche ferrugineuse dont les bras tentaculaires et tortueux l'abritaient jalousement : la décomposition de son minerai de fer par la corrosion de la salinité de la Méditerranée en était la cause (tous ces verbes pourraient s'écrire au présent puisque la description qu'on ferait des lieux actuellement, collerait toujours à celle de ce passé). Ce qui faisait dire aux Seynois qui ne la boudaient pas malgré son aspect austère que ce sable avait un pouvoir fortifiant vu sa composition !

Au creux interne de cette crique s'alignaient parallèlement des cales de bois, les pieds dans le sable et le haut fiché dans la roche de couleur rouille très escarpée qui la dominait ; sur chacune d'elles était hissé un pointu (barque de pêcheur) aux couleurs

gaies : rouge et blanc, vert et blanc, bleu et vert ; sur ce lit à claire-voie et en pente, les barques séchaient aisément en attendant, ainsi protégées et en sécurité, une prochaine immersion dans l'eau salée.

Si ces terres étaient généreuses en maquis, elles ne se prêtaient absolument pas à la culture. D'ailleurs les Seynois ne s'y sont jamais laissé piéger : nos ancêtres de la préhistoire s'y seraient peut-être abrités, ne vivant que du produit de leur pêche ou de leur chasse (ces collines étaient giboyeuses) ; le nom de FABREGAS s'offre d'ailleurs à diverses supputations quant à son étymologie qui pourrait bien expliquer sa stérilité : déformation du nom provençal le *fabrecoulier*, micocoulier en français ? Adaptation du latin *faber*, le forgeron qui a donné "Fabrégas" soit forge ou forger, atelier de forgeron, en supposant qu'on y ait tenté de traiter cette soi-disant bauxite pour la transformer en aluminium ? (Etablir un artisanat aussi loin de la population semble peu probable, surtout que de bauxite elle n'en a que la couleur !) Origine provençale de *fau brega* c'est-à-dire *je fais broyer le chanvre* (pour fabriquer des bouts utilisés en cordages pour la marine), ou je fais les *bregues*, je fais grise mine (en raison de la couleur du sable ?) ou je me dispute ? A moins qu'à l'origine le nom s'écrivît Fau-Brega (d'ailleurs c'est ainsi qu'on



leur du sable ?) ou je me dispute ? A moins qu'à l'origine le nom s'écrivît Fau-Brega (d'ailleurs c'est ainsi qu'on le retrouve écrit dans certains anciens documents topographiques) ce qui pourrait faire allusion aux hêtres (mais en trouvait-on autrefois sur ces terres ?) A moins que cette dénomination soit en liaison avec l'action corrosive de la mer qui y broyait tout ? Ce ne sont que des suppositions parfois fantaisistes mais il me semble que cette dernière appellation signifiant broyer, ferait fidèlement et très plausiblement allusion au travail d'érosion de la mer !

Si actuellement, le quartier et ses collines en surplomb ont vu depuis quelques années, pousser comme des champignons des villas de tout style, la crique, la plage, la végétation restent les mêmes qu'autrefois ; de plus quelques cales retenant chacune dans ses rails un pointu (barque provençale au nom évocateur), subsistent encore conférant à cette anse une éternelle et touchante originalité.

Quand il acquit son terrain, Lucien ne s'inquiéta nullement de découvrir le sens étymologique du nom du quartier où il se situait ; pas plus qu'il ne fut dupe de l'utilisation agricole qu'il pourrait en tirer : il n'avait nulle intention de s'échiner sur une terre ingrate pour lui demander de produire des bons légumes ou des fruits ! Son travail de menuisier ébéniste lui rapportait de quoi nourrir sa famille ! Ce terrain, il ne l'avait acheté que pour ses loisirs : le dimanche au lieu d'aller assister à la messe, il se levait tôt, et quand le temps le permettait, il partait à pied du centre-ville pour se rendre sur ses terres ; il y déposait son sac et descendait vers la plage où il retrouvait des collègues, tous réunis pour un même loisir : la pêche ! Chacun grimpeait sur le sentier côtier étroit aménagé dans la roche pour



accéder à sa cale et décrochait son embarcation qui glissait alors vers le sable envahi parfois, et selon la saison, par les eaux de la Méditerranée qui se plie une fois par an, en hiver, à une marée haute et, en été, se retire aimablement quelques mètres plus loin pour laisser la plage à découvert pour les baigneurs ! La barque de Lucien avait été baptisée "Doudou" du nom dont sa fille se désignait tout bébé. Quand la mer enfuie au loin forçait les hommes à halier le pointu sur le sable, chacun donnait un coup de main à l'autre. Dans le calme matinal chaque pêcheur partait individuellement à force de rames sur l'onde paisible pour se rendre en un point qu'il jugeait poissonneux ! Alors, rames posées au sec dans la barque, le pêcheur lançait sa ligne, attendant patiemment que le bouchon de l'hameçon plongeât sous les eaux ce qui était le signal d'une bonne prise qu'il fallait vite retirer de son milieu marin. Le seau rempli à moitié d'eau de mer réceptionnait un à un les poissons les plus charnus. La matinée se déroulait ainsi paisiblement sur cet îlot balancé régulièrement par les vaguelettes qui clapotaient contre la coque. Quand le seau témoignait d'une généreuse récolte, Lucien reprenait ses rames et regagnait la plage où se regroupaient tous les pêcheurs. Il posait sur le sable son seau agité d'une mini tempête interne et, au moyen d'un treuil, hissait "Doudou" sur sa cale à laquelle il l'arrimait solidement. Plusieurs copains pêcheurs, souhaitant déguster leur pêche sur place, ne regagnaient pas le centre-ville ; ils se réunissaient alors sur le terrain de Lucien sis à trente mètres au-dessus de la plage, rassemblaient leur récolte du matin et selon le contenu des seaux soit on se contentait de faire griller les sars en prépa-



rant une soupe avec les petits poissons et les crabes, soit on préparait une bonne bouillabaisse si on avait été chanceux.

Pas besoin de gazinière : entre quelques pierres on amoncelait des *feissino* (fagots de ramée), quelques branches de pins tombées au sol et qu'on débitait facilement à la main en raison de leur sécheresse et on y mettait le feu : sur ces braises, le poisson encore imbibé d'eau de mer prenait un goût succulent. La famille des uns et des autres les avait souvent rejoints en cours de matinée : tous participaient à la préparation du plat de poissons ; les femmes de leur côté ayant chacune apporté un complément au repas. On s'asseyait au sol ou sur une souche ou sur un pliant apporté de chez soi. On partageait les richesses culinaires de chacun et on se délectait dans un climat amical ! La journée avait été profitable pour chacun : l'aller-retour à pied remplaçait aisément tout sport, le grand air avait apporté du rose aux joues, le repas avait été sain et copieux, les enfants s'étaient livrés en toute sécurité à leurs jeux favoris, les adultes en bonne compagnie avaient gagné une sérénité certaine !

Grâce à sa nouvelle famille et à ces loisirs sains, Lucien avait enfin retrouvé la joie de vivre ! Est-ce de cette époque que date son surnom de "Pinson" ? (gai comme un pinson ?) A moins que ce ne fût par dérision qu'on le surnomma abusivement ainsi puisqu'il avait été un long temps très dépressif ? En tout cas j'ai plus souvent entendu cette appellation pour le désigner plutôt que son prénom ! Moi, beaucoup plus tard quand il fut âgé, je l'appelais sobrement "Tonton Lucien" et à part des photos de lui sur sa barque en mer en compagnie de jeunes gens de la famille, le souvenir que j'en garde est surtout celui d'un homme âgé (c'était tout de même l'oncle de ma grand-mère !) mais robuste. Son sourire découvrait une magnifique rangée de dents bien blanches qu'il entretenait avec soin mais sans l'aide de la brosse ni du dentifrice : aux cours des repas il se gargarisait les dents avec application avant d'avaler le vin qu'il venait d'absorber dans sa bouche ; ainsi ses interstices dentaires étaient-ils préservés de leur rôle ingrat de garde-manger ! Sur le sol ferme, il se déplaçait souvent à bicyclette qu'il enfourchait vaillamment, le béret noir fiché sur sa chevelure blanche étoffée, surplombant une fière moustache blanche. Je revois cet homme posant un jour sa bécane dans la rue sous la fenêtre de notre appartement et retirant de son porte bagage un petit cageot qu'il nous offrit : à l'intérieur, je découvris quelques poissons qu'il venait de pêcher. C'étaient des sars mais pas n'importe quels sars, c'était des sars pêchés par tonton et pêché du matin à Fabrégas : double intérêt !



Ce terrain ombragé à souhait à La Sauvageonne faisait le bonheur des copains pique-niqueurs pêcheurs occasionnels mais ils rêvaient tout de même d'un meilleur confort ! Ils suggèrent à Lucien de construire un abri où on entreposerait des chaises et des tables ainsi que des bouteilles qu'on mettrait à rafraîchir le moment venu dans l'eau de mer qu'on irait puiser avec des seaux. Lucien n'avait pas les mains handicapées et il se mit à la tâche, aidé de quelques copains. La buvette improvisée remporta un grand succès : les quelques riverains s'ennuyant loin de toutes animations, furent attirés par cet endroit convivial ; les hôtes se firent de plus en plus nombreux les dimanches. Une fois de plus *vox populi, vox Dei* ! les



habitues des lieux encouragèrent le propriétaire à agrandir sa construction en y incluant une cuisine et une salle de restauration. La place y était, les lieux s'y prêtaient ! Lucien fit construire à côté de la cuisine une véranda attenante au coin bar et qui deviendrait salle de restauration avec vue sur la mer ! Sa femme s'occuperait de la cuisine et lui de servir au bar les dimanches et jours de fêtes ! Les fruits et légumes seraient livrés par un paysan voisin véhiculant son chargement sur une carriole. Lucien fit même installer un groupe électrogène qui généra l'électricité : c'était la première fois que l'électricité apportait ses bienfaits au quartier ! Pour faire toujours plus dans le spectaculaire, Lucien créa "La Fête de Fabrégas" qui rassembla une foule dense de riches propriétaires terriens voisins, des Seynois et des Toulonnais ; il ne manquait personne : ni "l'Anchoye", surnom donné par dérision à un pêcheur célibataire farfelu qui répandait à son passage une odeur proche de celle de l'anchois, ni "la Chique", un vieux, mâchant de longue sa dose de tabac ; ni les scieurs de long ayant abandonné pour l'occasion leur besogne, ni le "gros François" si inséparable de son chien que l'animal accroché à ses pantalons dansait avec lui. Le matin, l'aubade avait été donnée aux personnalités du quartier et l'après-midi on avait consacré quelques heures à un concours de boules avant que de se lancer sur la piste pour un bal des plus réussis. Les résidents du quartier apprécièrent cette création qui apportait un peu de vie dans leur isolement et bien vite l'exigence de la clientèle entraîna Lucien à ouvrir son resto-bar de plus en plus fréquemment ; si bien qu'il décida de résider sur place avec sa femme et sa petite Augusta dite "Doudou".



ANECDOTES TRUCULENTES A FABREGAS.

L'été et à la belle saison, Doudou étant seule maîtresse d'elle-même, en raison des occupations commerciales de ses parents, s'appropriait les collines environnantes ou la plage : elle était une vraie sauvageonne aussi libre que Manon des sources ! En maillot de bain ou en robe légère, selon son gré, elle courait les sentiers odorants et épineux de la colline et de la forêt proche ou bien passait sa journée dans l'eau ! Quand la faim lui tenaillait le ventre, elle courait vers la cuisine du resto: chipait un morceau de pain, une tranche de jambon, s'en fabriquait sommairement un sandwich, se servait au passage une boisson quelconque et redescendait vers la crique en dévorant rapidement son pain jambon dont elle poursuivait l'engloutissement en marchant dans la mer ! Personne ne lui avait fait la moindre remarque ; tout juste si sa mère l'avait aperçue : elle avait la clef des champs et du moment qu'elle n'entravait pas la marche du commerce, tout allait pour le mieux ! Hélas ! Doudou avait treize ans lorsque sa maman mourut. Lucien glissa derechef dans un état de déprime et aurait bien laissé son affaire commerciale aller de *Charybde en Scylla* si personne n'était intervenu ! Ce fut Ludovic, son fils aîné et Franceline, son épouse qui prirent les rênes de la chose. Ludovic s'attela à la tâche pour tenir le bar sitôt son travail terminé aux Forges et Chantiers de la Méditerranée et essentiellement le samedi et le dimanche. Franceline, savoyarde, habituée dans sa jeunesse à "travailler pour le monde", était une femme de ressources : étant libre de tout contrat de travail, elle fut toute désignée pour prendre en main la gestion et la cuisine du restaurant ;



elle créa même à l'arrière de ce commerce une petite épicerie dont l'innovation enchantait tous les riverains. On baptisa les lieux du nom évocateur de "Beau Séjour-Fabrégas-Plage". Cette présence active, efficace et dynamique contribua à dorer le blason de l'établissement ; seul restaurant de cette pointe de terre seynoise en cette période d'entre-deux-guerres, il devint la référence notoire des Seynois, des Toulonnais et de tout le "gratin" des villes d'Aix, de Marseille (avocats du barreau et juges) voire de Paris (grâce à la société Paris-Provence dont le siège était au "château" voisin); des Russes blancs également aimaient à s'attabler chez PIGNOL ; l'établissement était aussi fréquenté par des riches s'adonnant au plaisir du nudisme sur la plage du Jonquet : bien sûr ils entraient au restaurant en tenue décente et discutaient sans aucune vulgarité !

Lucien étant membre actif de la SFIO, il mit un point d'honneur à convier à un banquet, dans son restaurant, de hauts personnages politiques parmi les dirigeants de ce syndicat ; Léon BLUM et RENAUDEL furent les hôtes privilégiés de l'établissement. La cuisine y était excellente, le service compétent et l'ambiance des plus familiales et des plus festives. Le dimanche à la belle saison, les chalands s'attablaient dans le jardin

ombragé ou sur la terrasse face à la plage et au son d'un orchestre ou d'un disque mis sur *pick-up*, la piste de danse ombragée emplissait son cercle de joyeux danseurs. Ma mère, ma grand-mère et mon arrière-grand-père, Jean-Joseph MIRABEAU, montaient à pied depuis La Seyne chaque dimanche pour donner un sérieux coup de main au service : c'était pour eux plus une distraction qu'un travail tant ils appréciaient les lieux et l'ambiance. Ludovic, perpétuel anxieux, craignait toujours de mécontenter sa clientèle en la faisant attendre ; aussi à chaque entrée de la serveuse dans le bar, Ludovic devançait-il la commande qu'elle devait lui passer par un "vite ! vite !" Ma mère qui tenait souvent ce rôle de serveuse et qui soutenait son service à un rythme d'enfer les week-ends de grosse bourre, montant et descendant les escaliers conduisant à la terrasse au sud ou à la piste de danse à l'opposé, lui répondait agacée : "eh ! vite !... Laisse-moi te passer la commande au lieu de dire : vite !" C'est qu'il ne fallait pas faire pâlir le slogan qui qualifiait la maison :

"Si vous voulez être servi sans faux col, Allez chez PIGNOL !"

Pourtant le confort était loin d'être parfait : de WC, point du tout ! Il fallait courir vers les vignes du château voisin (actuellement baptisé Domaine de Fabrégas) pour libérer sa vessie ou ses intestins : cela constituait un engrais naturel !



En semaine l'établissement était fréquenté par quelques touristes se rendant à la plage et surtout par les riverains qui venaient soit s'approvisionner à l'épicerie, soit s'attabler, sûrs de bien se restaurer et également certains de trouver une agréable compagnie pour combler leur solitude : c'était le cas de la veuve d'un amiral et d'un vieux breton à la retraite de la marine nationale lequel faisait plus honneur aux bouteilles qu'aux plats. Il cuvait son alcool en dormant appuyé du coude droit sur la table : lâchant parfois involontairement les amarres (son coude ripait sur le bord de la table) il s'éveillait en jurant puis se rendormait pour oublier sans doute un passé au bilan morne ou un présent de solitude !

Madame l'amirale n'avait cure de ce soudard et souriait avec condescendance devant le comportement peu raffiné de ce voisin qui au demeurant était le plus serviable des hommes. Un alsacien fréquentait aussi les lieux : il avait emporté au bout de sa langue un peu de sa région natale et cette fantaisie linguistique lui conférait un rôle de vedette : *"y pleut des p'tits couteaux !"* proférait-il sentencieusement lorsque rarement des gouttelettes de pluie constellaient le sol de la terrasse.

Doudou grandissait mais ne participait jamais au travail du commerce, son père avait pour elle des yeux d'admirateur et ne pouvait songer à faire bosser cette belle petite : elle se contentait d'y venir manger, dormir et d'être parfois spectatrice, mais rarement passive, des événements truculents animant la vie du quartier.

Évènement exceptionnel et notoire pour l'époque : un Africain vint un jour s'attabler au restaurant. Tous les regards convergeaient discrètement ou même timidement vers lui : on avait bien entendu dire qu'il existait des hommes noirs dans le monde mais en voir un vrai de ses yeux, ça vous en coupait la chique ! Doudou, considérant cet étranger comme une chose extraordinaire, jugea qu'il fallait immortaliser l'évènement en le photographiant. Elle court chercher son appareil photo : un gros machin noir lui aussi, avec un focus en accordéon noir et, prestement, sans lui en avoir demandé l'autorisation, s'approcha de l'homme et se permit de le photographier comme on le ferait d'un monument ou d'un site remarquable ! L'Africain, débarqué depuis peu de sa brousse, avait sans doute une très vague idée du fonctionnement de cet appareil mais malgré cette méconnaissance technique, il comprit au déclenchement du clic et du flash que la fille l'avait pris en photo ; il interpréta l'incident avec sa culture centre-africaine : la fille blanche était une sorcière et lui avait volé son image et donc son âme ce qui était très dangereux pour sa vie. Il se leva hors de lui, désespéré, en criant les yeux exorbités par la panique : *"é m'a mis dans la boîte, é m'a mis dans la boîte ! ... Vais lui couper cabèche ! Vais lui couper cabèche !"* Doudou, bien évidemment, avait prestement pris la fuite, sitôt son forfait perpétré ; effrayée par les vociférations de l'homme, elle courut à toutes jambes, la peur lui ternaillant le ventre, jusque dans les collines surplombant la plage et se cacha dans le maquis où elle attendit après avoir relâché sa vessie et détendu ses nerfs que le soir tombe et que le coupeur de tête soit susceptible d'être parti ! Malgré l'assurance qu'on lui donna à son retour à la nuit tombée que l'homme avait quitté les lieux, calmée par les témoins qui avaient expliqué le comment de la chose et l'innocuité de cet appareil, elle garda longtemps la crainte vive de voir réapparaître l'Africain menaçant.

Le quartier de Fabrégas, distant de 5 Km du centre-ville, n'avait plus de liaison automobile depuis que la compagnie Pellegrin avait cédé ses Roulés. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle pour joindre le quartier de Fabrégas il fallait passer par les Moulières et traverser une ferme appartenant au domaine de Monsieur PELLICOT. Au début du XX^e siècle, Monsieur Dominique JAUBERT, grand-père de madame FRICHEMENT, avait alors fait créer une route pour aller jusqu'au Pas du Loup ; puis Monsieur JAUBERT, avec l'aide financière des propriétaires terriens riverains, fit construire une route pour relier le Pas du Loup au Pont de Fabre, améliorant ainsi la voie d'accès entre le quartier de Fabrégas et le centre-ville. En 1935 monsieur MARINO créa la ligne La Seyne-Fabrégas dont la navette n'était pas fréquente (environ deux fois par jour). Quand on voulait utiliser ce moyen de transport, puisque l'on ne possédait ni vélo ni voiture, il fallait être vigilant pour ne pas le rater ou alors accepter de partir à pied ! On pouvait à la rigueur, et si le hasard le permettait, rejoindre Fabrégas sur la carriole du livreur en fruits et légumes : coincés entre les choux-fleurs et les pommes, on pouvait jouir de la vue des grosses fesses du cheval tirant le véhicule et être spectateur privilégié des déjections intempestives et malodorantes de l'animal. Quant à la ville de Toulon pour la rallier il fallait d'abord se rendre en centre-ville de La Seyne puis soit prendre un bus soit un bateau y conduisant ! La société des " Cars Etoile" qui géra ensuite jusque dans les années 70 la liaison routière permit de rallier Toulon depuis Fabrégas mais toujours avec des horaires assez restrictifs.



Les bus en provenance de Toulon ou de La Seyne déversaient leurs clients à Fabrégas sur une plate-forme de terre battue, dominant la plage et bordée de roseaux, face au restaurant PIGNOL. C'était le lieu de ralliement des voyageurs ou de famille en partance pour la ville, ou attendant un parent en revenant.

Une octogénaire patentée patientait un jour à cet emplacement : *"Vous attendez de la famille, madame X ?"* *"Eh Oui ! J'attends la Petite !"*

La dite "Petite" s'en revenait de Toulon ; elle pouvait voyager seule... elle avait soixante ans !!!

Mais pour cette dame âgée, la petite était invariablement SA petite, malgré son âge ; et le fait qu'elle se soit aventurée dans cette si grande ville voisine valait bien que sa mère fournisse l'effort d'aller quérir cette jeunesse...toute relative et puis cet évènement était un bon prétexte pour dégourdir ses vieilles jambes !

Madame l'Amirale, quant à elle, dut un jour se rendre à Toulon chez son notaire pour signer des papiers importants ; elle avait rendez-vous à 10 h. Il lui fallait donc prendre le car de 8 h à Fabrégas pour rejoindre le centre-ville seynoïse avant que de monter dans le car qui la conduirait à Toulon. Mais les dames et surtout les dames de la haute société en ce temps-là avaient toujours fort à faire pour se vêtir convenablement quand elles se rendaient, comme elle-même le devait, à un rendez-vous d'importance ; madame l'Amirale mit donc sa robe longue à volants, un corsage de dentelle, se mit une touche de parfum et un nuage de poudre, se para de quelques bijoux, enfila ses gants puis ses chaussures fines à lacets, ficha sur son chignon apprêté une capeline à voilette qu'elle dut arrimer efficacement afin de ne pas risquer son envol sous un coup de mistral qui ce jour-là soufflait avec arrogance. La lenteur de ces préparatifs accentuée par l'âge, mirent madame l'Amirale en retard : elle arriva tout essoufflée devant la station de car au bord de plage à 8 h 6 minutes ; elle crut que l'absence du véhicule était due au retard de celui-ci mais elle comprit au bout de quelques instants qu'elle ne pouvait compter sur cette inexactitude espérée et, angoissée par ce fâcheux contretemps, remonta au café PIGNOL dans l'espoir bien mince d'y recevoir l'assurance que le car n'était pas encore arrivé ; Ludovic était par chance en congé et œuvrait au bar.

- *Monsieur PIGNOL, le car n'est pas encore passé ce matin ?*
- *Mais si, madame, il était à l'heure et il est reparti ça fait bien plus de dix minutes !*
- *Oh ! PIGNOL, catastrophe ! Je devais me rendre à Toulon ce matin pour affaire !*
- *Ah, c'est bien ennuyeux car le prochain bus n'arrivera que vers midi, vous le savez !*
- *PIGNOL, il faut absolument que vous m'ameniez à La Seyne ! Trouvez une solution !*
- *Mais madame, comment puis-je faire? Je n'ai pas de voiture et je ne connais personne dans le quartier qui en possède une ! Avec la meilleure bonne volonté je ne vois pas comment vous rendre ce service !*
- *PIGNOL, c'est très urgent, il faut que je sois à Toulon ce matin chez mon notaire à 10 h sans faute !*
- *Si le bureau de poste était proche je vous proposerai d'aller téléphoner pour décommander votre rendez-vous mais il se trouve en centre-ville !*
- *Décommander mon rendez-vous ? Vous n'y pensez pas, PIGNOL, ce n'est pas dans mes habitudes de toute façon ! Cherchez une autre idée, PIGNOL, je vous en conjure !*
- *Je n'ose vous proposer de faire la route à pied jusqu'au Pas du Loup, madame !*
- *Vous vous moquez, PIGNOL, à mon âge on ne fait plus ce genre de folie et puis dans quel état et à quelle heure arriverai-je à destination ? Non, non, trouvez quelque chose de plus raisonnable, il le faut absolument !*
- *Madame, je vois bien une solution mais je crains qu'elle ne soit pas ...très... raisonnable !*
- *Dites toujours !*
- *Ben, voilà, j'ai un vélo auquel je peux accrocher une carriole: je vous propose de monter dans cette carriole et moi je pédalerai jusqu'au premier arrêt de bus venant des Sablettes et allant vers le centre-ville ! C'est la dernière possibilité qui nous reste !*
- *Eh bien ! Soit ! PIGNOL, allons-y, je n'ai pas le choix et vous m'enlevez ainsi une épine du pied !*



Ludovic alla quérir dans le hangar son vélo auquel il arrima sa carriole, amenant le carrosse rustique jusque devant le restaurant et en descendit pour mieux gérer l'embarquement; Franceline sortit aider madame l'Amirale à grimper dans le taxi de fortune et à s'asseoir le plus confortablement ou plutôt le moins inconfortablement possible à même les planches rugueuses en contrebas et à l'arrière du vélo ; elle glissa prestement un coussin dans le dos de la passagère pour atténuer les secousses probables qui allaient maltraiter le dos de la dame. Cachée derrière un rideau, Doudou avait écouté toute la conversation : jugeant que la solution proposée par son frère valait un scoop, paparazzi avant l'heure, elle se précipita dans l'appartement pour prendre son appareil photo et fixer pour l'éternité cet évènement cocasse ! Au moment où Ludovic remontait sur sa bécane et donnait le premier coup de pédale, pour mouvoir sa calèche du pauvre transportant une reine chapeauté et voilée, aidé dans son élan par une poussée énergique donnée par Franceline, Doudou apparut et déclencha l'appareil : l'amirale eut le temps de s'apercevoir du geste audacieux et s'écria : "Oh ! La petite coquine !" Et peut-être rajouta-t-elle " la petite garce !". Mais elle n'était pas en mesure de lui courir après pour la fustiger alors elle prit le parti d'en rire intérieurement et ne s'en offusqua guère: le ridicule ne tuant pas, elle se fit à l'idée que serait fixée à tout jamais sur la pellicule son expédition rocambolesque qu'elle avait somme toute acceptée dès le départ !

GRANDEUR ET DECADENCE.

La période d'avant-guerre fut la plus faste pour le restaurant PIGNOL. Ce fut donc "la belle époque", celle où on offrait beaucoup de plaisirs aux clients : banquets, festins, fêtes locales, accueil chaleureux et familial ; on travaillait beaucoup aussi mais le travail apportait des revenus. Lucien acheta encore à Fabrègas un cabanon sur une propriété boulevard Garnault et qu'il baptisa "La Brise des Pins". Il fit agrandir le cabanon et il put s'y loger confortablement bercé en été par les stridulations incessantes des cigales peuplant les pins d'Alep de son terrain. Ludovic, lui, n'appréciait pas cette musique lancinante et disait ironiquement en jouant sur les sonorités des mots : "A Fabrègas on est en mer dès le matin" ce qui donnait à l'oreille [A Fabrègas on est emmerdé le matin (par les cigales)]. Quant à moi, des années plus tard, je me complaisais à me laisser bercer par ce chant estival en respirant voluptueusement les capiteuses senteurs sucrées de résine des pins.

Franceline, avant-guerre, s'investissait à fond dans la gestion de ce restaurant-épicerie-bar-guinguette ; elle ne plaignait ni son temps ni son savoir-faire. Employée de son beau-père durant douze ans, elle ne fut pourtant jamais déclarée et ne reçut jamais de salaire officiel ce qui entraîna bien évidemment une absence totale de retraite ; à la fin de sa vie elle en éprouva une grande amertume grandement justifiée par la réalité des choses.

Bien sûr durant la période où Ludovic et Franceline vécurent et travaillèrent à Fabrègas, ils purent économiser l'argent du loyer et comme Franceline était très économe elle dut pouvoir parcimonieusement mettre de côté quelques bénéfices réalisés pendant la période faste et qui lui tenaient lieu de seul paiement pour son travail !

La clientèle s'étoffant de plus en plus, il fallut agrandir les locaux à plusieurs reprises puis les clients souhaitèrent trouver le gîte en plus du couvert, ils en firent part à Ludovic. Les travaux qu'auraient exigés les transformations nécessaires à l'aménagement des chambres auraient été trop onéreux. Or à quelques centaines de mètres au-dessus de l'établissement se dressait une belle bâtisse vers laquelle une magnifique allée de palmiers menait depuis la route : on l'appelait "le château". Il avait au début du siècle présidé à des terres cultivées par Monsieur LAGORIO puis à un vignoble. Ce domaine était à cette époque florissante proposé à la vente; Ludovic envisagea de l'acheter pour y loger ses clients de passage. Il discuta le prix avec le propriétaire et les deux compères s'entendirent sur la somme de 15 000 F. Ludovic possédait cette somme : il lui suffirait de faire un léger emprunt pour les menus travaux de réfection en vue de la création d'un hôtel. Avec les revenus des locations de chambre, l'emprunt serait rapidement remboursé. Seulement voilà, Ludovic

Pour une Bouillabaisse,
Pour un Banquet,
Le Restaurant

Prix Spéciaux pour Sociétés
et Pensionnaires
On reçoit les pique-nique

BEAUSÉJOUR FABRÉGAS-PLAGE

Près de la Mer et près des Pins, vous y trouverez :
Une Bonne Cuisine
Des Prix raisonnables
Dépôt de Journaux
Fournitures Photo
Alimentation Générale

L. PIGNOL
Tél. : 3.05
LA SEYNE (Var)
R. C. Toulon 13.780

AUTOCARS TOULON - LA SEYNE - FABRÉGAS



Ludovic et Franceline PIGNOL



était exigeant et gourmand : il déclara au propriétaire qu'il acceptait le prix à condition qu'il lui laissât un meuble dont il avait apprécié la valeur et l'esthétique. Le propriétaire refusa. Ludovic s'entêta et l'affaire ne se fit pas ! D'hôtel il n'y en eut point ; le Domaine de Fabrègas se vendit à d'autres personnes qui ne réalisèrent pas le projet immobilier souhaité par les clients. Ludovic regretta amèrement son caprice et à la fin de sa vie il prit conscience qu'il avait eu tout pour faire fortune mais que par son entêtement stupide il avait raté l'affaire de sa vie : il regrettait de n'avoir jamais eu la bosse du commerce et d'avoir été incapable de savoir faire des affaires !

En 1936 des grèves paralysèrent l'activité des Forges et Chantiers de La Méditerranée ; des piquets de grèves empêchaient les hommes d'entrer au travail. Chacun connaissait les activités familiales de Ludovic en dehors du travail. Tous le croyaient très riche et propriétaire de l'établissement. Beaucoup le jalouaient et lui menaient la vie dure dans le bureau d'étude où il travaillait ; chacun pensait qu'il mangeait le pain des autres et s'enrichissait indûment. Nul ne pouvait se douter que Ludovic et Franceline n'étaient que les "esclaves" du père PIGNOL et

que rien ne leur appartenait. Franceline et lui travaillaient sans être déclarés : l'idée d'une telle démarche n'avait même pas effleuré l'esprit de Lucien et aucune administration ne lui chercha jamais noise, le code du travail n'étant pas encore si bien consolidé qu'actuellement ! Un matin, Ludovic arrivant devant la porte des chantiers dans l'intention de rejoindre son bureau, fut accueilli méchamment par les piquets de grève qui tentèrent de l'empêcher d'avancer mais comme il résistait et forçait le passage, l'un d'eux lui lança avec mépris un quignon de pain au visage en l'invectivant : *"Tu as faim PIGNOL ? "* Lui aussi paya donc de sa personne en subissant indûment des vexations ! A coup sûr la situation de Ludovic devait susciter, vue de l'extérieur, bien des rancœurs de la part de ces ouvriers qui réclamaient une amélioration de leur condition de travail et de salaire. Mais à la lecture des paroles d'un chant humoristique ou plutôt sarcastique créé à cette époque on risque de penser que d'aucuns exagéraient un peu : "On leur a donné une augmentation / Mais c'est... pas assez !

On leur a donné des jours de congés /Oui, mais c'est... pas assez ! [...]"

En 1937 la maisonnée eut chaud à deux titres : un incendie attisé par le mistral avait pris naissance au Brusuc et s'était répandu à la vitesse de l'éclair sur tout le massif de Notre-Dame du Mai pour dévaler furieusement sur ses pentes est, menaçant dangereusement le quartier de Fabrégas. Les pompiers étaient débordés et ne pouvaient pas compter en ce temps-là sur l'aide des canadiens. La population en alerte, chacun emplissait d'eau tirée du puits tous les récipients qu'il possédait : arme dérisoire contre un ennemi qui, excité par le vent, dévorait à une allure vertigineuse des hectares de maquis desséchés. Par bonheur une troupe de soldats en exercice prenait un rafraîchissement reconstituant dans le café PIGNOL. A l'approche du feu, ils se mobilisèrent tous pour aider la population à combattre cette calamité : l'eau du puits étant une source de secours trop lente mais également trop rare, les soldats firent la chaîne depuis la plage et c'est à coup de seaux d'eau de mer que l'on réussit à protéger les habitations et les habitants de la dévastation qui les menaçait.



Lorsque la deuxième guerre fut déclarée, très vite, les vivres vinrent à manquer ; les étagères de l'épicerie se vidèrent peu à peu car la moralité de la maison s'opposait à tout marché noir ! Dans les assiettes, le contenu était plus que maigre : on mangeait du bout des lèvres les insipides ersatz proposés par les Allemands et on mettait en ébullition son imagination pour remplacer les aliments absents du marché ; les cosses de fèves après avoir été soigneusement raclées du velours blanc tapisant leur intérieur étaient bouillies et faisaient office de haricots qui avaient disparu du marché ; les grains d'orge grillés consentaient à donner par filtration un café bien transparent ; sur la très maigre ration de

pommes de terre accordée à chacun, certains, se sacrifiant momentanément, en prélevaient une, la plantaient dans un bout de terre exposée au soleil pour accélérer la maturation et espérer obtenir ce légume par multiple ; si on avait la chance de posséder un bout de terrain on plantait du rutabaga qu'on cuisait ensuite. Plus de viande, le peu qui restait sur le marché passait par la filière du marché noir ; quant au poisson il semblait avoir déserté les côtes occupées par l'ennemi et saccagées par les bombardements. Un jour à table, chacun dans la famille PIGNOL faisait triste mine devant son assiette ultra restreinte ; un délire suscité par la faim s'empara de Nana, une vieille tante : elle évoqua les bons plats qui s'offraient sur la table avant-guerre :

- *Ah ! Tu te souviens des bonnes daubes ? Tê ! Je les vois ces morceaux de viande tendre baignant dans la sauce bien brune avec la branche de thym au milieu ; il me semble que je sens son fumet ; rien qu'à en parler j'ai le goût dans la bouche ! Et les pâtes tapissées de fromage qui filait et la sauce qui en dégoulinait ? Mmmm !*
- *Tais-toi, Nana ! C'est un supplice que de t'entendre évoquer ces si bons plats qu'on ne peut plus faire, ni manger !*
- *Eh bê ! Tê ! Plutôt que de manger mon bout de pomme de terre sec et sans goût, en me souvenant de ces daubes que j'aimais tant, j'ai comme l'impression que j'en ai mangée !*
- *En attendant moi j'ai encore faim et je ne sais pas ce que je donnerai pour manger encore un peu !*

Des obèses à cette époque il n'y en avait pas : du cholestérol non plus d'ailleurs ! Et pourtant on continuait à vivre et à travailler en rêvant de jours meilleurs qui tardaient vraiment trop à arriver !

Durant cette longue période du conflit germano-mondial, l'établissement tourna au ralenti mais reçut encore pas mal de clients dont des officiers russes et allemands qui prenaient en ces lieux quelques instants de répit bien mérités. Ma mère se souvenait avec émotion du désespoir d'un de ces officiers allemands, lequel venait de recevoir un télégramme l'expédiant vers la Russie. Cet homme ne devait pas être un SS : au contraire, peut-être, par son attitude avait-il prouvé son désaccord avec Hitler ce qui avait entraîné cette nomination vers des contrées inhospitalières et glaciales ! Il fit ses adieux les larmes aux yeux, conscient qu'on l'envoyait à la mort.



L'après-guerre fut économiquement désastreux et Lucien vieillissant décida de cesser son activité commerciale. Il mit le commerce en gérance mais l'affaire ne tourna pas correctement ; alors il vendit le fonds se réservant les murs, la terrasse et le cabanon de pêcheur qu'il avait construit en dur en mitoyenneté de la terrasse au sud du restaurant. Plus tard les descendants de Lucien durent vendre le domaine restant et se séparer la mort dans l'âme de ces vestiges d'un passé localement glorieux.

Que reste-t-il de ce mini empire ? La "Brise des Pins" achetée par des Lyonnais a vu la construction d'une haute maison moderne à ses côtés : le terrain a été mangé par la pierre et l'ensemble ne rappelle en rien l'aspect exotique qu'il dégagait autrefois. Le cabanon, derrière le restaurant a été aménagé de façon moderne et la clôture en obture la vue. Seul le restaurant et la terrasse ont repris un peu de vie mais la vue sur la mer dont chacun jouissait depuis ce belvédère a été bouchée par une haute construction sur cet espace réservé autrefois au parking des bus des Cars Etoile que devait emprunter madame l'Amirale pour se rendre à La Seyne. Le restaurant de DANIEL au bout de la plage a pris, lui, l'importance qu'il n'avait nullement avant-guerre et qui était alors celle du restaurant PIGNOL. Bien que les bâtiments de cet ancien restaurant PIGNOL aient été modestement restaurés, ils font encore pourtant pâle figure à côté de son concurrent direct : c'est devenu une pizzeria.

Le domaine de Fabrègas, après une longue période de sommeil et d'abandon, alternativement propriété privée et publique, a été racheté par le Conservatoire du littoral qui en a cédé la gestion à la mairie de La Seyne : on y cultive force légumes qui font le bonheur des clients et des enfants mangeant à la cantine des écoles seynoises.



Ce quartier mériterait de s'ouvrir plus amplement au tourisme mais en préservant son identité. Ainsi l'ont souhaité d'anciens grands propriétaires qui ont tout mis en œuvre pour que ce quartier soit préservé dans sa richesse naturelle et pour qu'il devienne un lieu prestigieux. Monsieur JAUBERT en 1890 avait établi un cahier des charges pour qu'aucune industrie ne puisse nuire à l'environnement (il craignait que Pechiney n'exploitât le minerai de la roche : mais heureusement elle contient trop de minerai de fer pour que l'éventuelle bauxite qui n'est en fait que de l'argile rouge puisse être transformée

en aluminium) ; ce même monsieur avait vendu une partie de ses terres en bordure de mer avec l'ordre de ne pas clore sur la mer et de laisser le passage vers la plage .

En 1880 Fabrègas faillit avoir ses heures de gloire : Messieurs PELLICOT et JAUBERT ayant été mandatés par de riches clients anglais pour trouver en vue d'achat 150 hectares aux environs de Toulon, avaient proposé les terres de Fabrègas. Mais en 1884 et en 1885 le choléra sévit dans la région et entraîna de nombreux décès. Les Anglais affolés par l'évènement reprirent leur parole et les terres de Fabrègas restèrent les propriétés des deux hommes lesquelles revinrent en héritage aux descendants pour qui la charge fut trop lourde ; aussi durent-ils vendre l'ensemble parcelle après parcelle.

Il faudrait cependant peu de choses sans doute pour que ce quartier excentré de la ville devienne une station balnéaire courue : une situation économique plus stable et plus riante sans doute mais aussi et pourquoi pas un mécène tel Michel PACHA et qui ait autant de génie créateur que Lucien en son temps !



Voici quelques poèmes consacrés à Fabrègas. C'est Jean BEGNI qui nous a fait découvrir ces textes de Monsieur SUMIENS, autrefois directeur d'école, et habitant de Fabrègas. Les anciens de ce quartier devraient y retrouver leur petit village ... Un grand merci pour cette contribution.

" OU EST FABREGAS ? " (1947)

I) Interrogatif

Où est Fabrègas ?
Plaisante Paris
Près de l'Opéra ?
Ou sur les glacis ?
Rien dans Badeker,
Ni sur Michelin !
Est-ce en plein désert ?
Faut-il prendre un train ?

Fabrègas –la-plage
Est un bout de monde
A voir à tout âge
Quand on vagabonde
Ce pays existe
C'est une oasis
Où genêts et cistes
Remplacent les lis.



II) Dubitatif

Où est Fabrègas ?
Ironise Lyon
Par où « gone » y va ?
Frétant un avion ?
De la Guillotière,
Descend-on le Rhône ?
Ou mieux, en rivière
Remonte-t-on la Saône ?

Fabrègas-la-plage
Quelque part en France
Est, d'aspect sauvage
Une baie, une anse,
Du sable aux petits,
Aux parents le flot.
C'est, vie sans soucis,
Sous un ciel si beau !

III) Ironique

Où est Fabrègas ?
« Galège » Marseille
Sur Manche, là-bas ?
Ou côte vermeille ?
Un port d'océan ?
(Sans la Canebière !)
Doit-on en voguant,
Faire une croisière ?

Fabrègas-la-plage,
Méditerranée,
C'est sur ton rivage
Un site enchanté.
Mistral rend l'air sain,
La terre attrayante,
Ombragée de pins,
L'ambiance enivrante.



IV) Honteux

Où est Fabrègas ?
Susurre Toulon
Vers le Pont-du-Las ?
Ou le Mourillon ?
Prendra-t-on un car ?
Tramway ou bateau ?
A quand le départ ?
A pied, s'il le faut !

Fabrègas-la-plage
Vous accueille en fêtes
Dans le voisinage
Mar-Vivo, Sablettes,
C'est après La Seyne,
Avant Sicié.
Et de votre peine,
Vous serez payé...

Si vous l'honorez !

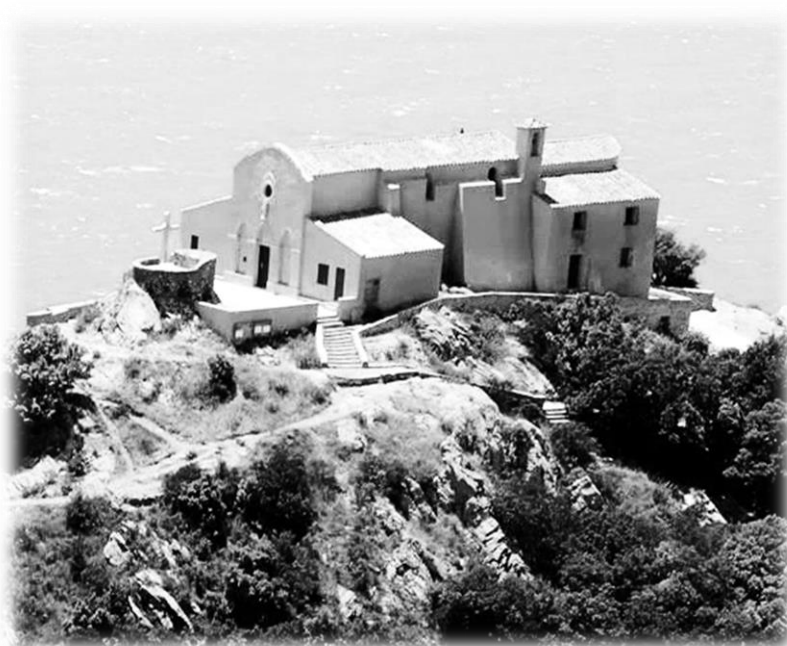
NOTRE-DAME DE MAI (1947).

Allons ! Allons au mai,
De Fabrégas en mai !
Parmi l'or des genêts,
Nous ferons maints arrêts,
Des sentes forestières,
Nous irons aux Moulières,
Prenant par grand chemin,
La montée du lieu saint.

Nous arrivons au mai,
Par Fabrégas en mai,
Entrant dans la chapelle,
Comme chaque fidèle.
Nous y ferons nos vœux,
Pour que tous soient heureux,
Offrant nos *ex-votos*,
Souvenance aux héros.

On va ! On va ! Au mai,
Hors Fabrégas en mai.
Tout chemin mène à Rome,
Ainsi qu'à Sainte-Baume.
Six-Fournais et Seynois,
Tous pèlerins varois,
Tiennent à s'acquitter,
Des souhaits exaucés.

Nous revenons du mai,
A Fabrégas en mai,
Ereintés et fourbus,
D'avoir tant descendu
L'âme et le cœur en joie
Sous Phébus qui flamboie
Disant "Chez nous enfin,
A septembre prochain !"



" HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN " (1948).

I

Quand Fabrégas était plage inconnue,
On y venait à pieds ou à dos d'âne,
Dimanche et fêtes à l'heure convenue,
Sur sa côte gardée par la douane.

A peine quelques couples,
Amoureux ou pêcheurs,
Errant l'allure souple,
En quête de fraîcheur
Une famille entière,
Allant au cabanon,
Simple "carrée" côtière.
Pour eux leur Trianon.

Quand Fabrégas était plage inconnue,
Peu de baigneurs troublaient sa solitude,
On n'y voyait pas de baigneuse nue,
Le promeneur vaquait sans inquiétude.

III

Quand Fabrégas fut station reconnue,
Les cars urbains offrirent leurs services,
Y déversant foule circonvenue,
Des citadins sans crainte de sévices.

Sur le sable Isabelle,
La multitude nue,
Qui de tout se décèle
Sans nulle retenue.
Des villas, des cottages,
Se dressent çà et là,
Vrais nids à caquetages,
Quand fleurit le lilas.

Quand Fabrégas fut station reconnue,
Des étrangers y vinrent en vacances
Goûter repos et douceur contenus
Dans l'air, dans l'eau, d'heureuses conséquences.

II

Quand Fabrégas eut son site connu,
Cycles et chars envahirent sa route,
Gênant piétons, imberbes ou chenus,
Dont ils mettaient toute bande en dérouté.

Des baigneurs, des baigneuses,
Affrontaient les regards,
Des lorgneurs, des lorgneuses,
Aux yeux vifs et hagards,
Volets verts et toits rouges,
Aux chalets plus nombreux
Sous la feuille qui bouge
Dans les taillis nombreux.

Quand Fabrégas eut son site connu,
Parties carrées inondèrent la grève
De cris, de chants, de jeux discontinus
Après repas, boire et manger sans trêve.

IV

Si Fabrégas est plage entretenue,
Qu'on modifie des saisons, la toiture,
Pour recevoir toute foule venue,
De tous astres et toute nature.

Viendront outre nos races,
Verts et violets et bleus,
Des sobres, des voraces,
Démons ou demi-Dieux.
Nos chambres en terrasses
Ou bolides-avions,
Se poseront en grâce
Le temps d'une ovation.

Si Fabrégas est plage entretenue,
Qu'on aménage en rade notre côte
Où machines amphibies bienvenues
Surgiront et peut-être sans pilote.



MOTS CROISES 156

Horizontalement.

I. Animatrice. **II.** Raisonnent interminablement et de façon subtile. **III.** Portée sur le kimono. Enregistrons. **IV.** Créa le personnage de Peter Pan. Désigne la province de Turin. **V.** Dépôt. Fera du tort. Flotte. **VI.** Précède le Docteur. Il peut être à friser. Soutien-gorge familial. **VII.** Contracté. Dans une énumération. Vieilles conventions. Label. **VIII.** Il pétille. Culmine au mont Vinaigre. **IX.** Trente dans la Botte. Située dans le Piémont. **X.** Désigne deux montagnes. Exhale de la vapeur. **XI.** Relatif ou interrogatif. Cours élémentaire. Figure au jeu de cartes ou d'échecs. **XII.** Roi de comédie. Personne et tout le monde. Sert de référence. **XIII.** Pour toujours.

Verticalement.

1. Difficile à résoudre. **2.** Remise. Brevet de Technicien. **3.** Allonge. Agresse. **4.** Petit mot qui fait rêver. Pour échapper. **5.** Elle est rouge. Atome. **6.** Dans Nice. Rivière et département. Normes françaises. Arrivé en criant. **7.** Cheveu familial. Attachés à ses idées. **8.** Conduisent des mammières aux longues oreilles. Prénom masculin. **9.** Semblable. Mois de vacances. Règle plate. **10.** Aire de vent. Bien fatigués. Au détriment de quelqu'un quand il est grand. **11.** Désigne une norme. Sert à lier. Elle habite la campagne. **12.** Grands nombres. Possessif. **13.** Sensation de gêne.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III				■		■							
IV							■		■		■		
V				■						■			
VI			■				■						
VII	■			■				■			■		
VIII				■	■	■							
IX	■								■				
X				■	■	■				■	■		■
XI	■					■				■			
XII				■			■						
XIII													

SUDOKU

	5		6		4	1	3	
	6							7
				8		4		6
4			3			2		
1		2				7		4
		5			2			3
3		7		5				
8								2
	2	6	8		1		7	

SOLUTION DU SUDOKU DE CE NUMERO

7	5	8	6	9	4	1	3	2
9	6	4	1	2	3	5	8	7
2	1	3	5	8	7	4	9	6
4	7	9	3	1	5	2	6	8
1	3	2	9	6	8	7	5	4
6	8	5	4	7	2	9	1	3
3	9	7	2	5	6	8	4	1
8	4	1	7	3	9	6	2	5
5	2	6	8	4	1	3	7	9

REPONSE AUX MOTS CROISES 155

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	J	U	S	T	I	F	I	C	A	T	I	V	E
II	U	N	I	S	S	O	N		B	A	R	O	N
III	X		T		S	I	C		S	I		L	T
IV	T	O	U	L	O	N		C	O	N	D	O	N
V	A	N	A		I		B	O	L		U	N	E
VI	P	E	T	E	R	A		L	U	S		T	P
VII	O		I	S	E	R	E		S	O	N	A	R
VIII	S	T	O	P		E	O	N		E	P	I	E
IX	I	U	N	E			L	O	O	K		R	N
X	T	E		R	A	S	E		M	A	R	E	E
XI	I	R	R	E	E	L		S		R	I		U
XII	O	I	E		R		E	T	O	N	N	A	S
XIII	N	E	U	R	O	B	I	O	L	O	G	I	E

REPONSE AUX MOTS CROISES 156

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	P	R	E	S	E	N	T	A	T	R	I	C	E
II	R	A	T	I	O	C	I	N	E	U	S	E	S
III	O	B	I		S		F	I	L	M	O	N	S
IV	B	A	R	R	I	E		E		B		T	O
V	L	I	E		N	U	I	R	A		E	A	U
VI	E	S		F	E	R		S	O	U	T	I	F
VII	M		A	U		E	T		U	S		N	F
VIII	A	S	T	I			E	S	T	E	R	E	L
IX	T		T	R	E	N	T	A		S	U	S	E
X	I	D	A			F	U	M	E		R		M
XI	Q		Q	U	I		S	U		D	A	M	E
XII	U	B	U		O	N		E	T	A	L	O	N
XIII	E	T	E	R	N	E	L	L	E	M	E	N	T

LE CARNET

Notre joie.

- La naissance de Maxime, Marc, Igor, le 10 février 2021, à Créteil (94), fils de Benoît QUIVIGER-ZUB, petit-fils de Martine et Marc QUIVIGER.

Nos félicitations aux heureux parents et grands-parents.

Nos peines.

Avec beaucoup de tristesse nous avons appris le décès de :

- Jean PASSAGLIA, ancien adjoint à l'éducation, à la culture et aux sports de La Seyne-sur-Mer, Médaille d'or de la Jeunesse et des Sports, survenu le 1^{er} mai 2020.
- Marcel BARBERO, expert en écologie, reconnu par l'Etat, conférencier des Amis de La Seyne, survenu le 5 mai 2020.
- Jean-Philippe BEGUE, membre de notre Société, cousin de Jacqueline PADOVANI Présidente Honoraire, survenu le 5 septembre 2020.
- Hugues-Robert MAACK, père de notre membre Lark MAACK, survenu le 31 octobre 2020, un an après son épouse.
- Félix ESPANET, père de Jany LIEUTAUD et grand-père d'Alexandra membre actif du Conseil d'Administration, survenu le 9 janvier 2021.
- Jean REVERTEGAT, père de Nicole et Michel GARABELLO, membres de notre Société, survenu le 15 janvier 2021.
- Eliane BAUD, née TOSELLO, membre de notre Société, survenu le 4 février 2021.
- Omero FRABOSCHI, père de Charlotte PAOLI membre actif du Conseil d'Administration, survenu le 10 mars 2021 à La Roche-sur-Foron.
- Guy SANTANGELO, époux de Marie Paule SANTANGELO membre de notre Société, survenu le 11 mars 2021.

Nous renouvelons nos condoléances à leurs familles, tout particulièrement en cette période "spéciale" où il nous est difficile d'accompagner nos défunts.

BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT

Adhésion avec abonnement au Bulletin "*Le Filet du Pêcheur*" : **20 €**

Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : "**Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne**".
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

**Madame Chantal DI SAVINO
Le Pré Bleu bât E
372 Vieux chemin des Sablettes
83500 La Seyne-sur-Mer.**

NOM :	Prénoms :
Adresse:	
.....	
Tél :	Adresse électronique :



FABREGAS

